

**De l'institution
des enfants
[Essais, liv. I,
chap. XXV) et
extraits**

Michel de Montaigne

LIREGRATUITEMENT.COM

**De l'institution des
enfants [Essais, liv. I,
chap. XXV) et extraits
pédagogiques publiés**

Michel de Montaigne

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE MOUVEMENT PÉDAGOGIQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE

La pédagogie moderne commence véritablement avec le 16^{ème} siècle : à peine préparée jusque-là par quelques essais plus mentoires que féconds, elle a pris son essor avec les lettres, avec les érudits de la Renaissance. Aucun siècle peut-être n'a été plus riche que celui-là en œuvres scolaires. Il suffirait pour s'en convaincre de jeter les yeux sur le Répertoire des ouvrages pédagogiques du 16^{ème} siècle, publié en 1886 dans la collection des Mémoires et documents du Musée pédagogique. Dans ce gros volume in-8^o où Ton a patiemment catalogué les livres d'éducation que possèdent nos bibliothèques de France nous trouvons les preuves irrécusables du prodigieux travail des hommes de la Renaissance, et le relevé, pourtant incomplet encore, de leurs innombrables écrits à l'adresse de la jeunesse. Ce sont d'abord des grammaires, des dictionnaires*

, puis, les fables, les traductions, des traités de rhétorique, des manuels de littérature : ce sont aussi des livres d'histoire, de géographie, des œuvres de morale, tantôt sous forme de catéchismes, tantôt sous forme de dialogues, de fables et de proverbes; des livres d'arithmétique, de géométrie, de cosmographie, et même, quoique en moins grand

nombre, d'histoire naturelle et de physique; ce sont enfin, après les livres de classe proprement dits, des centaines de traités d'éducation générale. « Beaucoup de personnes, même instruites,

dit avec raison M. Buisson dans le Rapport au Ministre qui sert de préambule au Répertoire, ne savent pas bien ce qu'a été, dès les premières heures de la Renaissance dans notre pays, le mouvement scolaire, contre-coup immédiat du mouvement littéraire. Nos humanistes n'ont pas été des délicats égoïstes et dédaigneux : leur premier mouvement au contraire est d'appeler à la lumière les jeunes générations. Chacun d'eux, tour à tour, tout ensemble, est étudiant et professeur, également ardent, également enthousiaste dans l'un et dans l'autre rôle. Tous brûlent d'apprendre et tous d'enseigner. La Renaissance des lettres est du même coup celle des écoles. Il n'y a pas, dans l'histoire, de plus beau spectacle : jamais l'esprit humain ne mit plus de candeur et n'éprouva plus de joie à faire la découverte de son bon droit, à se sentir capable de connaître le vrai, d'admirer le beau, de vouloir le bien; jamais il ne crut plus facile, plus simple, plus naturel de transmettre par l'enseignement le savoir, la science, l'art, tout le patrimoine de l'humanité. »

Le mouvement de la Renaissance n'est donc pas seulement un réveil de l'esprit littéraire : il a été avec Érasme, avec Rabelais, avec Montaigne, avec d'autres encore, un effort tenté pour réformer l'éducation; pour y introduire des principes nouveaux, et par-dessus tout l'idée de la nature humaine, trouvant dans son propre fonds, dans les œuvres de son génie, les moyens de s'instruire et de s'élever. Et cet effort n'a pas abouti seulement à quelques aperçus théoriques, perdus dans les Essais de Montaigne ou dans le Ganjantia de Rabelais : il s'est manifesté pratiquement dans les faits, dans des institutions réelles, comme le collège de Strasbourg dirigé par le célèbre Sturm (1557-158'.»), comme le collège de France, fondé en 1550 ; il s'est manifesté aussi dans l'enseignement de Claude Baduel, à Nîmes, de Ma-

thurin Cordier, à Bordeaux, i Mais cette reprise de l'humanité par elle-même, ce retournement ; marqué vers la nature et vers l'art antique, celle idée d'un développement tout humain, naturel et normal, parla raison et par la liberté, cet essor admirable d'esprit qui faisait dire à Etienne Dolet, en 1550 : « Les lettres sont maintenant en honneur plus qu'elles n'ont jamais été; l'étude de tous les arts est florissante » ; tout cela ne dura pas. Et à la fin du

l'INTRODUCTION. 7

siècle, Etienne Pasquier pouvait s'écrier avec amertume : « Je vois bien quelques flammèches, mais non cette splendeur d'études qui reluisait pendant ma jeunesse ». Pourquoi cela n'avait-il pas duré? Parce que les querelles religieuses avaient repris le premier rang dans les préoccupations des hommes : parce qu'à une éducation libérale, éclos sous le souffle de la Grèce et de Rome, s'était substituée de nouveau, durant la seconde moitié du seizième siècle, et dans l'ardeur des querelles théologiques, soit l'éducation protestante, soit l'éducation catholique : de toute manière, quoique avec des tendances très diverses, une éducation ecclésiastique et confessionnelle. N'oublions pas en effet que quelques-uns des héros de l'éducation humaine, naturelle et rationnelle, conçue dans les premières années de la Renaissance, en ont été aussi les martyrs, que la Renaissance n'a pas été dans ses débuts la réapparition triomphante et heureuse, dans la paix des consciences et dans l'accueil aisé d'une sympathie immédiatement acquise, des traditions de l'antiquité. Tout au contraire, elle a été une lutte, un combat pied à pied contre la routine et les préjugés du moyen âge; un ensemencement laborieux, à travers la tempête, de germes féconds que l'Inquisition, la compagnie de Jésus, l'ardeur sectaire des réformateurs protestants, ont étouffés

pour un temps, et qui n'ont délinilivement fructifié qu'aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Etienne Dolet mourait sur un bûcher de la place Maubert, dix ans après qu'il avait salué, dans ses Commentaires de la lamjue latine, la fin de la barbarie; Ramus était assassiné dans la nuit delà Saint-Barthélémy, moins pour avoir adhéré au protestantisme, que pour avoir battu en brèche pendant toute sa vie la vieille citadelle scolastique, et pour avoir mérité le nom de parricide par ses attaques contre Aristote, le père de toute science.

Du moins la victoire de l'esprit religieux, à raison de la rivalité créée par l'antagonisme de l'orthodoxie catholique et de la Kétor-meprotestante, eut nécessairement pour conséquence un progrès relatif des études et de la pédagogie. D'une part la Réforme introduisait dans la religion le principe de la recherche personnelle, du libre examen, de la lecture directedes livres saints; elle s'engageait par suite à développer l'instruction, à répandre partout la lumière, chez l'artisan, chez l'ouvrier, autant que chez le noble ou le bourgeois. De là les efforts de Luther pour nuultiplier les écoles populaires ouvertes à tous {15'28), et aussi la déclaration des étals généraux d'Orléans

(1560) en faveur de l'éducation du peuple dans « toutes villes et villages ». D'autre part le succès de la Réforme elle-même et aussi l'éclat de la Henaissance profane provoquèrent de nouveaux efforts de la part du catholicisme, qui essaya, non sans succès, de dominer à son profit et de diriger à sa guise le mouvement si nouveau des esprits vers les études littéraires; de là, vers le milieu du seizième siècle, la fondation de la compagnie de Jésus, dont le but principal était de s'emparer de l'éducation de la jeunesse, et d'accaparer les lettres profanes elles-mêmes, pour les

employer au maintien et à la propagation de la foi catholique. Le dix-septième siècle, dans son ensemble, n'a été que le développement et le triomphe de cette tactique pieuse, imaginée par les disciples de Loyola.

HOMAGNE PÉDAGOGUE.

Il était nécessaire, avant d'aborder l'étude de Montaigne, de jeter un coup d'oeil général sur le mouvement pédagogique du seizième siècle, afin de placer notre auteur dans son cadre naturel. Montaigne a participé, sans ivresse, à l'enthousiasme pour l'antiquité, qui est un des signes distinctifs de son temps : il s'est nourri de la lecture des Grecs et des Latins, surtout des Latins, dont il possédait mieux la langue. Il a été, comme tant d'autres de ses contemporains, un libre-esprit, reniant toutes les choses « qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage, rapportant tout à la vérité et à la raison ». Comme Rabelais, il a pris la nature pour guide : « Nous ne saurions faillir à suivre la nature : le souverain précepte, c'est de se conformer à elle. »

Mais si Montaigne est de son temps par ses goûts littéraires et par l'indépendance de sa pensée, il n'en a pas moins sa physionomie propre, ses allures personnelles, et un caractère original, par où il se distingue profondément et se met à part dans le courant général des sentiments et des passions de son siècle. Il n'a point trompé dans les ardeurs intolérantes d'où sont sorties les guerres de religion. Il est vrai qu'il est resté lié à la religion catholique de sa famille, et qu'il a servi plusieurs fois, comme volontaire, dans les rangs

de l'armée royale contre les troupes huguenotes. Mais il ne s'en est pas moins tenu à l'écart du fanatisme de ses contempo-

rains, et, comme il le dit lui-même, « il a regardé mollement les opinions diverses ». C'est au lendemain de la Saint-Barthélémy qu'il écrivait : « C'est mettre ses conjectures à n'en jaur pas le prix qu'en faire cuire un homme tout vif ». Ennemir dès diangê- • "rêñiis~dans l'ordre politique et religieux, il ne partage point riiumeur aventureuse des réformateurs et s'accommode aisément de ce qui est. Conservateur, dans un âge de révolution et de progrès, il ne demande, dit-il, qu'« à planter une cheville en notre roue afin d'en arrêter le bransie ».

C'est donc à jaûdération, la mesure, qui distingue Montaigne. Il ne cachait pas son goût pour « les natûFêslémpérées et moyennes ». Et c'est beaucoup, dit avec raison Prévost-Paradol, que d'avoir donné en un tel siècle une perpétuelle leçon de tempérance et de modération. Entre Érasme, l'humaniste" érudit, exclusivement amoureux des belles-lettres, et Rabelais, le hardi novateur, qui recule aussi loin que possible les limites de l'esprit, et qui fait entrer toute l'encyclopédie du savoir humain dans la cervelle de son élève, au risque de la (faire éclater, Montaigne occupe une place intermédiaire, avec : ses tendances çî_rc.Q.nspectes^et jne^wrées, avec sa pédagogie discrète, modérée, ennemie de tous les excès. Il semblait que Rabelais voulût développer également toutes les facultés, et qu'il mît toutes les études, lettres et sciences, sur le même plan. Montaigne demande à choisir : entre les diverses facultés,, il s'attache surtout à former le jugement; entre les diverses; connaissances, il recoumiande de préférence celles qui font les esprits droits et sensés. Rabelais surmène l'esprit et le corps : il rêve ufié instruction à outrance, où toute science i serait approfondie. Montaigne demande seulement qu'on « goustc des sciences la crouste première » ; qu'on les effleure , sans les épuiser, qu'on les traverse légèrement, m à la

française ». Mieux vaut à ses yeux une tête bien faite, qu'une [tête bien p)leine. Il s'agit, non d'accumuler, d'entasser des i connaissances, mais de s'en assimiler ce qu'une intelligence • avisee peut en digérer sans fatigue. En un mot, tandis que' Rabelais s'attable pour ainsi dire au banquet de la science, avec une aviditt> qui rappelle la gloutonnerie des repas pantagruéliques, MoMl;iigiie est un gourmet délicat qui veut seulement satisfaire avec discrétion un appétit modéré. Avant d'exposer sa propre mélliode, Montaigne juge celle

des autres; conservateur en politique, il ne l'est pas, tant s'en faut, en pédagogie, et dans les critiques adressées à l'éducation de son temps on retrouve l'ardeur et la fougue de Rabelais.

Un mot résume les défauts qu'il reproche à l'instruction alors en usage : c'est le pédantisme.

Le pédantisme, qui peut revêtir tant de formes et auquel chaque siècle donne en quelque sorte une physionomie nouvelle, le pédantisme des contemporains de Montaigne con^^istait surtout en deux choses : 1° l'abus de la dialectique, de l'art du raisonnement syllogistique; 2° l'érudition indigeste, l'entassement de connaissances stériles, qui farcit la tête sans la former, en la déformant plutôt.

Contre ces deux aspects du pédantisme de son temps, Montaigne ne tarit pas en railleries ou en invectives.

La dialectique ne sert à rien : « Qui a pris l'entendement en la logique? Où sont ses belles promesses? Veoid-on plus de barbouillage au caquet des harengieres qu'aux disputes publiques des dialecticiens? »

La dialectique, outre son inutilité prétentieuse, a encore le tort de compromettre la philosophie et la science, d'en dégoûter tout le monde par les subtilités et les arguties qu'elle met à leur service. C'est la faute des « ergotismes », si la philosophie a mauvaise renommée, si elle apparaît comme « un nom vain et fantastique ». — « C'est baroco et haralipton qui rendent leurs supposts aussi crottez et enfumez. »

Montaigne ne met pas moins d'ardeur dans ses attaques contre la fausse science, contre l'instruction mal comprise et ce que nous appellerions aujourd'hui le bourrage. Comment se fait-il qu'une âme riche de la connaissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus éveillée? Montaigne répond : « Comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi laie l'action de l'esprit par trop d'estude et de matière ». C'est à la fois l'excès de l'étude et la façon dont on étudie que Montaigne critique. Il trouve des comparaisons fort ingénieuses pour caractériser ces savants qui emmagasinent la substance de leurs lectures sans être capables de se l'assimiler. De même ([uo les oiseaux qui doiuent la becquée à leurs petits « portent au bec le grain sans le tasler, ainsi nos pédantes vont pillotants la science dans les livres et ne la logent (ju'au bout de leurs levT(!s, pour la dégorger seulement et mettre au vent ».

INTRODUCTION. 1 1

- « On ne cesse de criailler a nos oreilles, comme qui Aer- •1 oit dans un entonnoir.)) Et ailleurs : « Nous avons l'ame on pas pleine, mais bouffie. » — « >'ous ne travaillons qu'à amplifier la mémoire, et laissons rentendement et la conscience uides. »

Les critiques exprimées par Montaigne indiquent déjà dans quel sens il entendait réformer l'instruction, et comment il voulait substituer à la culture exclusive du raisonnement ou de la mémoire l'éducation du jugement, la culture des qualités générales qui font l'homme au sens droit, à l'esprit solide.

Sur ce point, il est irréprochable, et en matière d'éducation intellectuelle il peut être considéré encore, après trois cents ans, comme un guide sûr et définitif.

Nous n'accorderons pas les mêmes éloges à sa pédagogie morale. Il faut un grand parti pris d'approbation pour lui faire honneur, comme l'a osé Guizot, du silence qu'il garde sur l'éducation du cœur : « Le silence presque absolu que Montaigne a gardé en cette partie de l'éducation, qui s'attache à former le cœur de l'élève, me paraît une nouvelle preuve de son bon jugement. » Non, le grand défaut de Montaigne est précisément celui-là : les qualités du cœur lui manquent presque

entièrement. Aimable égoïste, il n'a guère célébré que la vertu facile où l'on arrive « par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes ». A-t-il jamais pratiqué lui-même les devoirs pénibles, ceux qui exigent un effort ? Pour aimer les enfants, il attend qu'ils soient aimables ; tant qu'ils sont petits,

1 les dédaigne et les éloigne de lui : « Je ne puy recevoir cette lassion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, l'ayant ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au :orps, par où ils se puissent rendre aymables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir près de moy. » — « Ne prenez amais et donnez encore moins à vos femmes la charge de la nourriture de vos enfants ! »

Montaigne avait joint l'exemple au précepte. Il dit quelque part lestement : « Mes enfants me meurent tous en nourrice ». Il va jusqu'à affirmer qu'un homme de lettres doit préférer ses écrits à ses enfants : « Les enfantements denostre esprit sont Iplus nostres. »

Montaigne a souvent parlé des femmes et de leur éducation : mais il tniU en médiocre estime l'esprit féminin, et sur ce point il n'est qu'un pédagogue à courtes vues. Avant le personnage comique de Molière, il prononce qu'une fennne est

12 INTRODUCTIONiy.

assez savante « quand elle sçait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mary ». Il se plaint que ses contemporaines prétendent au bel esprit et constate que leur savoir reste superficiel. « Elles allèguent Platon et saint Thomas, dit-il, aux choses auxquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine qui ne leur est pas arrivée en l'ame, leur est demeurée en la langue. » Il conclut de cette expérience défavorable que les femmes feront bien de s'en tenir « à leurs propres et

naturelles richesses ». La rhétorique, la logique, les sciences en général sont « drogueries vaines et inutiles à leur besoin ». 11 leur concède cependant, comme un amusement qui leur convient, l'étude de la poésie : « C'est un art folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. » Il consent encore qu'elles aient quelque connaissance de l'histoire et de la philosophie morale : « elles en tireront diverses commodités »; elles y apprendront ((à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerois aux sciences. »

En un mot, la femme étudiera, si elle étudie, ce qu'il est nécessaire qu'elle sache pour être patiente, résignée, obéissante. De culture générale, de développement personnel, il n'en est pas question. On est d'autant plus étonné de voir Montaigne ne pas comprendre la nécessité d'une instruction sérieuse et forte, qu'il reconnaissait lui-même tous les défauts, tous les inconvénients de l'éducation frivole alors à la mode : « Nous dressons les filles, disait-il, dès l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grâce, leur attifement, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but. »

Malgré ces graves lacunes, et quelque incomplète que soit la pédagogie de Montaigne, esquisse pénétrante plutôt que théorie approfondie, l'importance de ses idées sur l'éducation n'est ni discutable ni discutée. Voici l'hommage que leur rendait Guizot dans un article publié en 1812 par les Annales de l'Éducation¹ : « Montaigne nous offre tout ce que peut offrir une tête saine, libre

et forte, qui creuse les lois de la nature humaine, pénètre jusqu'à leur origine, les suit dans leurs appli-

1. Cet article, qui a pour titre : Des idées de Montaigne, en matière d'éducation, a été inséré dans les Méditations et études morales, dernière édition, Paris, Didier, 1872,

cadons, et appuie toutes ses opinions sur une connaissance profonde de l'homme, de ses droits et du développement de ses facultés. Qu'on croie tout ce qu'il conseille, qu'on fasse tout ce qu'il recommande, on pourra avoir à y ajouter : on aura besoin de conduire l'élève plus loin qu'il ne l'a fait; mais il faut passer par la route qu'il a prise : s'il n'a pas tout dit, tout ce qu'il a dit est vrai, et avant de prétendre à le devancer, qu'on s'applique à l'atteindre. » On n'a pas attendu notre siècle, d'ailleurs, pour mettre à profit les judicieuses réflexions pédagogiques de l'auteur des Essais. Locke, Rousseau, pour ne citer (parmi ceux-là, lui ont fait de larges emprunts. De notre temps on s'accorde à reconnaître que, malgré la brièveté de ses aperçus, Montaigne est un chef d'école en matière d'éducation. C'est l'avis, non seulement de nos compatriotes, mais aussi des pédagogues étrangers, de M. R. -Hébert Quick, par exemple, qui, dans ses Essais sur les réformateurs de l'éducation reconnaît que « Montaigne a fondé, en matière pédagogique, une école de penseurs, dont Locke et Rousseau ont été, dans la suite des temps, les principaux adhérents ». En Allemagne des éditions ont été données des Essais pédagogiques de Montaigne. Citons, par exemple, celle qu'a publiée M. Ernest Schmid dans la Bibliothèque des classiques de la pédagogie, éditée à Langensalza. De toutes parts, après un long oubli, on rend un hommage éclatant, quoique tardif, à une pédagogie faite de

bon sens et de sagesse, et dont certaines parties mériteront toujours d'être admirées.

ni I

ANALYSE DE « l'INSTITUTION DES ENFANTS »

Il est facile de dégager le point central des idées exposées par Montaigne dans le chapitre de l'Institution des enfants : l'Ille se ramènent toutes à ce principe, qu'il faut former la 1 raison et le caractère. Dès le début, dès la dernière ligne du , premier paragraphe, Montaigne laisse entrevoir sa pensée : « J'examine le jugement naturel de l'enfant » ; et les derniers] mots du chapitre concluent dans le même sens : « Pour bien \

I. Éducationnelle lie foi mers, par Iloberl, Hébert Quick, dernière édition, Cincinnati, 1885.

faire, il ne fault pas seulement loger chez soy la science, il la iault espouser » ; en d'autres termes, il faut avoir fait la science sienne; il faut se l'approprier, se l'assimiler, de façon à assurer la justesse de l'esprit et la force du caractère.

Mais ce qui est autrement malaisé, c'est de suivre Montaigne dans les tours et les détours de sa pensée, qui n'a rien de didactique ni de suivi. Malgré le titre du chapitre, qui semble annoncer que l'orateur va traiter ex professa le sujet de l'éducation des enfants, Montaigne n'y a nullement renoncé aux habitudes nonchalantes et capricieuses de son esprit, qui aime à pi'océder « par sauts et par gambades ». De là de fréquentes digressions, comme dans une conversation à bâtons rompus. L'orateur oublie sans cesse son sujet, et le lecteur l'oublie à sa suite, captivé qu'il est par la plus aimable des causeries.

Essayons pourtant de retrouver, à travers les allées et venues d'une imagination ondoyante, le fil conducteur qu'il faut avoir en main pour ne pas se perdre dans un dédale de réflexions jetées sur le papier en désordre et à l'aventure'.

Après un assez long préambule où il est question de tout autre chose que du sujet, Montaigne pose quelques principes généraux. En quelques mots il indique l'importance qu'il attache à l'éducation. « La plus grande difficulté de l'humaine science semble estre en cet endroict où il se traicte de la nourriture et institution des enfants. » Kant dira, de même, que les deux arts les plus difficiles au monde sont l'art de gouverner les hommes et l'art de les élever. La difficulté, d'après Montaigne, provient surtout de ce qu'il y a de vague et d'incertain dans les « tendres inclinations » des enfants, qui ne laissent pas aisément deviner leurs aptitudes, leur vraie vocation; de sorte qu'on fait souvent fausse route en les occupant à des études qui ne leur conviennent pas. La conclusion de Montaigne sur ce point n'est pas des plus justes : il veut en effet que sans s'inquiéter des « promesses incertaines » du jeune âge, des « legieres divinations » qu'on pourrait fonder sur les premières manifestations du caractère, on se contente « d'ache-miner les enfants aux meilleures

1. Le sommaire que nous avons rédigé et où nous avons essayé de résumer, aussi exactement que possible, les divers sujets traités successivement par Montaigne, aidera le lecteur dans cette analyse un peu malaisée.

choses et plus proufitables ». En d'autres termes, l'éducation devrait être uniforme, invariable, la même pour tous.; Montaigne corrigera heureusement dans la pratique, au risque : de se contredire, ce que sa théorie offre ici de trop rigoureux et de trop

absolu : par exemple, quelques lignes plus loin, quand il demandera au précepteur idéal qu'il rêve « de faire trotter l'élève devant lui », afin de juger de son train j naturel et de s'accommoder à son allure.

Ces quelques principes généraux touchés d'une main légère, Montaigne déclare que le succès d'une éducation dépend des] quahtés de celui qui la donne : de là l'importance du choix | du ((gouverneur », c'est-à-dire du précepteur de l'enfant.

C'est en effet d'une éducation privée, confiée dans la famille à la direction d'un maître de choix, que Montaigne nous entretient.

On sait combien dans la question de la préférence à accorder soit à l'éducation publique, soit à l'éducation domestique, la pensée de notre auteur s'est montrée hésitante.

Montaigne, qui s'est beaucoup loué, non sans raison, des soins qu'il avait reçus de son père, et qui en revanche s'est plaint avec amertume des années qu'il passa comme interne au collège de Guyenne, semblerait devoir être naturellement conduit par son expérience personnelle et par les souvenirs de sa jeunesse à se prononcer sans hésitation pour l'éducation du foyer, de la maison paternelle.

Il n'en est rien, et c'est avec chaleur qu'il signale les défauts i de l'éducation domestique : « Aussi bien est-ce une opinion ' ■ • receue d'un chascun que ce n'est pas raison de nourrir un ' . enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les ; attendrit trop et relasche.... »

Mais, d'autre part, les vices de la discipline scolaire le choquent au point qu'il en arrive à décrier l'internat et à le rendre

responsable de tous les défauts des jeunes gens : ((A la vérité nous voyons qu'il n'est rien si gentil que les ! petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence : j'ay ouy tenir à gens d'entendement que i ces collèges, où on les envoyé, les abrutissent ainsin. »

Après avoir condamné l'éducation domestique parce qu'elle est trop douce, Montaigne se laisse aller à condamner l'éducation des collèges parce qu'elle est trop dure. Sur ce point, [comme sur bien d'autres, ce qui manque, ce n'est pas la

vivacité de la critique, ni la richesse de l'argumentation; c'est une théorie nette et une conclusion claire. Forcé de choisir, Montaigne se serait sans doute prononcé pour les collèges, à condition qu'on y améliorât les méthodes d'enseignement et qu'on y adoucît la discipline. Mais dans le chapitre que nous analysons et où il s'agit de l'éducation d'un fils de famille, Montaigne n'envisage que l'hypothèse de l'éducation domestique dirigée par un précepteur. Ajoutons que peut-être, pour Montaigne, comme pour Locke, comme pour Rousseau, le précepteur n'est-il qu'un artifice, une invention littéraire, qui donne à l'auteur les moyens d'exposer plus facilement ses idées dans toute leur nouveauté.

Quelles sont d'ailleurs les qualités requises d'un précepteur modèle"? La science, sans doute, mais plus encore « les mœurs et l'entendement ». Montaigne préfère sans hésiter les qualités solides d'un jugement droit à l'étendue du savoir, et pour que le maître puisse les inculquer à son élève, il faut évidemment qu'il les possède lui-même.

Les développements qui suivent sont consacrés à montrer comment le précepteur s'y prend'-a pour former le jugement personnel de l'enfant. 11 renoncera à l'enseignement exclusivement dogmatique, à l'instruction de pure mémoire ; il fer» appel à l'initiative de l'élève, il l'habituera à penser par lui-même, à parler à son tour. Il ne lui apprendra rien qu'il ne comprenne bien, et dont il ne se rende compte. 11 l'exercera à se déprendre des mots, et à saisir le sens et la substance des choses.... En tout cela Montaigne est un guide excellent, et n'eût-il écrit que ces quelques pages sur la culture du jugement, il aurait droit à une place d'honneur dans l'histoire de l'éducation.

D'ailleurs, Montaigne nous en avertit tout de suite, le jugement tel qu'il l'entend n'est pas seulement le sens intellectuel qui démêle le vrai du faux, c'est le jugement pratique, qui tend à l'action, qui distingue le bien du mal. « Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. »

Dans ce qui précède, Montaigne a défini le but de l'éducation, et indiqué quelques-uns des moyens les plus propres à éveiller le jugement de l'élève. 11 va en proposer d'autres encore : — l'apprentissage pratique, qui exerce l'enfant « à bien jiiif;or et à bien parler », et qui lui en fait trouver l'occasion dans les événements les jtlns ordinaires de la vie; « à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yculx sert de livre

suffisant)) ; — le commerce des hommes, les voyages en pays | étranger, pour y apprendre les langues vivantes, mais aussi j « pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy », « c'est-à-dire encore pour développer et fortifier le jugement. I

Jusqu'ici, il faut le reconnaître, la suite des idées est suffisante, et l'imagination vagabonde de notre auteur s'est assez bien tenue et a évité tout écart grave. Mais l'idée des voyages l'achemine à une première digression, suivie bientôt de plusieurs autres. Voyager, ce n'est pas seulement aller à la recherche de connaissances nouvelles, c'est aussi s'exposer, loin des douceurs de la vie de famille, aux difficultés de la vie et à des fatigues de toute espèce. De là tout un passage, fort intéressant d'ailleurs, et dont Locke s'inspirera dans ses *Pensées sur l'éducation*, sur la nécessité de l'éducation physique, de l'endurcissement musculaire ; puis un retour au sujet, déjà entamé, de la fréquentation de la société humaine, et qui est pour notre auteur l'occasion de sages conseils sur l'attitude réservée, discrète, qui convient à un jeune homme bien élevé dans les conversations mondaines.

Le grand défaut, au point de vue de la méthode, de l'ingénieux et profond *Essai* de Montaigne, c'est que toutes les questions s'y présentent à la fois : point de division, aucun compte tenu de la progression dans l'âge de l'élève. 11 s'agit d'élever un enfant, qui n'est pas encore né d'ailleurs, et dont Montaigne dirige les études par anticipation sans savoir s'il sera fille ou garçon*. Et sans se préoccuper des différents degrés que comporte un cours d'études complet, et qui correspondent aux divers âges, Montaigne nous parle tout à la fois et sans transition des inclinations et des goûts de la première enfance, des voyages, puis, dans une nouvelle échappée et brusquement, des devoirs envers le prince et l'État, c'est-à-dire d'obligations qui ne conviennent qu'à des hommes faits.

Nous revenons insensiblement au sujet, avec le paragraphe qui débute ainsi : « Que sa conscience et sa vertu reluisent en son

parler... ». Tout en conseillant à son élève de donner j

1. Montaigne n'écrit que pour l'éducation des garçons. 11 explique clans un de ses Essais (livre III, ch. v) que a la police fé-niiiiino a un train mystérieux » et qu'il faut la laisser aux lenimes. « Ma tille '(:;esl tout ce que j'iïy d'cnl'ants) a este eslevee par sa mère, d'une t'tinne retirée et particulière. » Montaigne ajoute qu'il ne se mêle en rien de l'éducilion do sa tille.

MOMAIUKE. m

18 LNTRODUCTION

une preuve nouvelle de son jugx-uent, en avouant de bon cœur ses erreurs, dans les conversations et dans les discussions du monde, il lui recommande encore de chercher dans les propos qu'il entend, même les plus vulgaires, ceux « d'un bouvier, d'un manant, d'un passant)) ,des matières nouvelles d'instruction. Et, après la conversation des hommes, il recommande l'observation des choses. L'esprit de la méthode qu'on appelle aujourd'hui plus ou moins justement méthode intuitive, l'esprit des « leçons de choses » est déjà tout entier dans ce pas-

' sage de Montaigne. Il faut éveiller et satisfaire la curiosité de l'enfant; il faut que la leçon sorte pour lui, non abstraite et

^ toute faite d'un livre, mais vivante et réelle, des faits qu'il

1 observe et qu'il interprète.

Une transition assez naturelle conduit Montaigne à parler des anciens et à nous dire comment il convient de les lire et de les étudier. Montaigne, malgré ses attaques contre l'instruction ((li-vresque », ne songe pas, conune Rousseau, àexclure les livres de

l'éducation. Ce qu'il combat, c'est l'abus du livre, c'est le livre appris par cœur, le livre lu sans critique. Mais la lecture intelligente, qui est une analyse des idées, une appréciation des faits, et non une simple étude de mois, lui apparaît comme une excellente école de jugement, de réflexion personnelle. Les études historiques, par exemple, importent moins par les faits qu'on y apprend que par le profit moral qu'on en retire, et comme exercices de jugement. C'est tou-

1" jours la même pensée : il s'agit de faire, non des érudits, mais des hommes d'entendement, c'est-à-dire ayant à la fois du sens moral et du bon sens.

Montaigne n'épuise jamais du premier coup les idées qu'il expose : aussi y revient-il sans cesse, après avoir fait maintes fois l'école buissonnière. L'idée de la fréquentation des hommes et de l'étude du monde va lui fournir encore de nouvelles réflexions. Montaigne désire que l'homme se rende compte de la nature en général, afin de mieux comprendre le peu de place qu'il y occupe, afin de mieux conformer ses ambitions à ses visées à la médiocrité de sa destinée et à la modestie de son rang. Le fameux passage de Pascal : « Que l'homme contempe donc la nature entière dans sa haute et [illegible] majesté », est déjà en germe dans une phrase de Montaigne. Mais, on le voit, même quand il demande que l'homme se regarde dans la nature connue dans un miroir, Montaigne n'ouvre pas la porte aux études spéculatives, aux sciences proprement dites,

! pour lesquelles il n'a jamais eu grand goût, et qui renferment, à son avis, « beaucoup d'étendues et d'enfoncements fort «utiles ». La nature, comme les livres de l'antiquité, comme) la société humaine, comme toute étude en un mot, ne doit ;

être, c'est le refrain pei^pétuel, qu'une école de jugement, i de jugement moral par-dessus tout. '

Le moyen âge subordonnait tout à la théologie, notre siècle) tend à subordonner tout à la science : Montaigne subordonne i tout à la morale. Plus de vingt pages sont consacrées, dans le (<'hapitre de VInstitutio)i des enfants, à ce qu'il appelle la philosophie, à ce qui n'est, en réalité, que la science morale. Il se place au même point de vue que Socrate, qui, dans son bon sens un peu étroit, se moquait des recherches hardies des': physiciens et des astronomes, et écartait dédaigneusement ' toutes les études dont l'homme ne peut tirer aucun profit pra- . tique pour sa conduite. Il pense, comme penseront les jan- , sénisfes, qui l'ont pourtant si fort malmené, que les sciences > ne doivent être cultivées qu'avec discrétion, dans la mesure ; où elles contribuent à perfectionner la raison, à asseoir la . justesse de l'esprit. Les sciences et les lettres sont des moyens ;> et non un but. Le but, c'est de devenir « plus sage et meil- ' leur », et Montaigne recommande par suite la philosophie mo- ! raie, comme la première et la plus importante des études, j « Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres », c'est-à-dire par la philosophie, qui nous apprend nos devoirs et nos droits, qui nous enseigne « à bien vivre et à bien mourir ».

C'est en passant seulement, et d'un trait rapide de phmie, que Montaigne fait mention des autres études, des autres arts libéraux, comme on les appelait au moyen âge. L'enfant- <ievra avoir déjà le jugement formé « quand on l'enlretieudra de ce que c'est que logique, physi(|uo, géométrie, rhétoi-ique ». > Vues un peu courtes, un peu confuses aussi. Montaigne ne semble pas voir que ces études spéciales, dans un ensignelucul bien dirigé,

peuvent et doivent être des instruments d'éducation intellectuelle, qu'elles constituent une partie essentielle de la gymnastique de l'esprit, qu'il est difficile et même impossible de former le jugement de l'enfant, si on le conduit seulement par la voie facile des leçons des choses, de l'observation des hommes et du monde; qu'il faut aussi nourrir son esprit d'abstractions, de généralités scientifiques ; Et qu'enfin en « abreuvant son entendement », dès le premier

2a INTRODUCTION.

jour, des discours de la morale, on risque de faire fausse route et de présenter à une intelligence encore débile des leçons qu'elle n'est pas en état d'entendre.

Mais Montaigne ne s'arrête pas à ces difficultés : il nous averti lui-même, dès le début, qu'il ne parlerait guère de l'enseignement proprement dit, « u pourn'y sçavoir rien apporter qui vaille ». Ne lui demandons que ce qu'il a promis de nous donner : des directions générales sur l'éducation intellectuelle et morale.

Les pages qui suivent sont moins des conseils pédagogiques qu'une dissertation sur la morale, sur ses vrais caractères. Montaigne y parle le langage d'un épicurien qui aplanit et adoucit avec une complaisance excessive le chemin de la vertu, qui facilite le devoir en supprimant ce qu'il a, quand il est bien compris, de pénible et de laborieux. Ne nous étonnons pas qu'il considère l'étude de la philosophie comme accessible aux enfants. Il la fait si aimable, si « enjouée », si « folâtre » même, pour employer ses propres expressions ! D'une part il veut retrancher de la philosophie tout ce qui la rend rebutante dans la forme, les mots techniques, la terminologie pédalesque ; d'autre part il professe une

doctrine morale, complaisante et molle, qui n'est point « l'ennemie de nos plaisirs », et dont les avenues sont « des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes ». Il oublie enfin ce qu'il a dit ailleurs : « La vertu refuse la facilité pour compagne » ; ou encore : « La vertu sonne je ne sais quoi de grand et d'actif ».

Quoi qu'il en soit, l'intention dominante de la pédagogie de Montaigne apparaît ici dans toute sa netteté. Il veut ayant tout une éducation pratique, qui nous apprenne à vivre. Il s'agit de faire des hommes habiles et vertueux, dont les actions soient prudentes et sages. Passer sa jeunesse à apprendre les mots, le beau langage, les figures de rhétorique, ou même les notions de la science, c'est du temps perdu : « Ma science est d'apprendre à vivre, répète-t-il sans cesse : un enfant en est capable au sortir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire et à écrire. »

Excusons l'enthousiasme de Montaigne. On a si souvent abusé des études proprement dites, en négligeant le souci supérieur de la culture morale, qu'il faut pardonner à notre philosophe d'être tombé, par réaction, dans l'excès contraire, les vérités les plus justes, quand elles sont nouvelles, ne pénètrent-

/ INTRODUCTION. -21

Yiren dans les esprits que par effraction et par violence, pour ainsi dire. Il est besoin de forcer la note, de hausser le ton, si l'on veut se faire écouter, quand pour la première fois on proteste contre des habitudes mauvaises et depuis longtemps établies. Montaigne exagère assurément quand il sacrifie le savoir positif à ses préoccupations éducatives : mais qui donc pourrait lui reprocher d'avoir mis quelque passion à proposer un idéal, dont les né-

cessités propres de l'enseignement nous détourneront toujours trop?

On n> s'étonnera pas après cela que iMontaigne — interrompant sa dissertation sur la morale, à laquelle il reviendra encore au paragraphe suivant, pour montrer qu'elle se mêle h tout, et que ses leçons peuvent être de tous les instants — s'applique, en quelques phrases expressives, à condamner l'excès de l'étude. 11 parle ici comme le ferait de nos jours un] adversaire du surmenage, qui se refuse à « tenir l'élève à laf géhenne et au travail, quatorze ou quinze heures par jour, , comme ini portefaix », et qui se plaint « d'une application trop indiscreète à l'estude des livres», d'où l'esprit sort «inepte» et ((abctsi ». On se ra)pelle, en lisant la urade de Montaigne, ', le passage où Rabelais nous montre Gargantua travaillant de) toutes ses forces, et mettant tout son temps à l'étude : « El cependant son père apercent que en rien ne prouffiloit | ft qui plus est, en devenoitfou, niays, tout resvenx et rassoté. » i Montaigne vent, lui aussi, pour son élève plus de liberté, pins de loisirs, afin de ne pas étouffer la irrâce, la gentillesse | naturelle de l'enfant. j

Préoccupé de cette idée tle la liberté dans l'éducation, il y revient quelques' lignes plus loin, après un dernier retour sur la philosophie, sur la possibiHté de philosopher en tout temps. Comme Rabelais encore, il attaque avec une extrême vivacité' la discipline des collèges de son temps, faite « de violence et ■ <le force, d'horreur et de cruauté ». Sans incliner absolument " à l'indulgence, il demande qu'une « sévère douceur » soi! le mol d'ordre de la « police des collèges ». Il en exclut les châtiments corporels; et, avec son imagination gracieuse, il rêve des maisons d'éducation où « la joye, les grâces » seraient peintes sur les nnu-

s pour égayer les yeux de l'enfant, et où la joie régnerait en réalité, dans des classes « jonchées de Heurs », dans des gymnases « où les danses, jeux, chansons, sautiles et tours » viendraient alterner avec des études d'ailleurs attrayantes et poursuivies sans contrainte. iMoins de

travail, le fouet supprimé, des leçons agréables qui conviennent à des efforts volontaires et aisés, toute violence, toute rudesse proscrites : voilà l'idéal de discipline aimable et souriante que Montaigne a conçu et qu'il souhaite de voir appliqué dans l'éducation «de ces âmes délicates et tendres qu'il dresse pour l'honneur et la liberté ».

Montaigne ne s'est jamais embarrassé outre mesure de la règle des transitions : à l'endroit où nous sommes arrivés, il s'en affranchit absolument, et le voilà qui, sans nous prévenir, se remet au sujet déjà ébauché de l'éducation physique. Il va même un peu loin sur ce chapitre, et, sous prétexte d'aguerrir le corps, il vient à autoriser, à encourager presque, chez les jeunes gens, les excès de toute espèce. C'est la seule défaillance grave qu'on ait à relever dans l'Essai que nous analysons.

Le paragraphe suivant a les allures d'une conclusion : « Voici mes leçons, écrit Montaigne ; celui là y a mieulx prouité, qui les fait, que qui les sçait. » En d'autres termes, la véritable éducation tend à l'action. Montaigne, comme Rousseau le fera plus tard, dit son fait à « l'éducation babillarde », qui ne vise à faire que de beaux parleurs. Mais, en même temps qu'elle sera pratique, l'éducation sera générale, et, sous forme d'anecdote, Montaigne explique clairement ses intentions sur ce point. Personne n'a mieux compris que Montaigne la nécessité de développer dans chaque individu les facultés qui font l'homme, avant de lui

apprendre le métier, les sciences particulières qui font l'artisan, le spécialiste. 11 ne veut former, quant à lui, ni un grammairien, ni un logicien, mais un (jcnlilhomme, « qui puisse faire toutes choses, mais n'ayme à faire que les bonnes ».

D'ailleurs, et c'est l'objet des réilexions qui suivent, la rhétorique, la logique, outre qu'elles ne développent que des qualités spéciales, ne sont pas aussi efficaces qu'on pourrait le croire. L'étude et la pratique des régies de la rhétorique ne suffisent pas pour faire un orateur, pas plus que la versification ne fait la poésie. Montaigne compte sur la nature beaucoup plus que sur l'art, et ici encore il ne se défend point de qu'i'que exagération. 11 ne fait pas grand cas, par exemi)le, de l'ordre et de la coniposition dans les discours. « Aille devant ou aju-ez, dit-il, une utile sentence, un beau traict, est toujours (le saison. » C'est se montrer trop complaisant)our ses propres défauts : c'est trop naïvement ériger en règles les liabi-

LNTRODI'CTION. 23

ludes désordonnées de sa propre pensée. De même, un peu plus loin, dans ses considérations sur les qualités du style, c'est un portrait qu'il trace, le portrait de son propre style, plutôt qu'un idéal irréprochable. 11 veut, dit-il, « un parler simple et naïf », sans alfeclation : cela est bien; mais il ne craint pas d'ajouter qu'il l'aime « desréglé et descousu ». C'est trop abonder dans son propre sens; et Montaigne est décidément peu capable de se déprendre de lui-même pour s'élever par la réflexion à des vues impartiales.

C'est de la même tendance à s'examiner souvent soimême, que procèdent les dernières pages du chapitre. Montaigne nous y ra-

conte longuement sa propre éducation : comment il apprit le latin, quelles furent ses premières lectures. Afcsurément ces confidences eussent été mieux placées au début. Ce n'est pourtant pas sans intention peut-être que Montaigne les a rejetées à la fin. Il a voulu faire entendre que l'étude des langues mortes doit être rejetée au second plan, au-dessous des études morales et pratiques, qui constituent à ses yeux le vrai fond de l'éducation. En tout cas, et sur ce sujet sa pensée n'est pas douteuse, le latin ne doit être appris & qu'après le français et même après les langues vivantes. « Je f vouldrois premièrement bien savoir ma langue et celle de mes ' voisins où j'ay le plus ordinaire commerce. » Sur ce point le i système de Montaigne est en avance sur les traditions et la routine de son temps. 11 devance les jansénistes, il devance Locke, et il va même plus loin qu'ils n'iront eux-mêmes, en proposant pour l'élude du latin la méthode naturelle, la raé- ; thode qui consiste à apprendre la langue par la pratique, par ! l'usage, plus que par la grammaire et par les règles. '

On sait avec quelle sollicitude ingénieuse îlontaigne avait été élevé par son père, particulièrement en ce qui concerne l'enseignement de la langue latine. A six ans, quand il quitta le château de Montaigne pour entrer, à Bordeaux, au collège de Guyenne (1559), il savait déjà le latin, au point, nous dit-il, sans fausse modestie, que les meilleurs latinistes du temps, Muret, par exemple, « craignoient à l'accoster ». Ces progrès si rapides étaient dus à la méthode qu'avait employée son père. On croit aujourd'hui faire chose nouvelle quand on donne aux enfants des bonnes allemandes ou anglaises, ipii ne leur parlent que la langue de leur pays, de sorte que pour ces enfants privilégiés il y a en quelque sorte plusieurs langues nialcernelles. Cet usage, le père de Montaigne l'avait déjà mis

en pratique avec son fils. « Avant le premier dénouement de sa langue », Montaigne fut confié à des maîtres qui ne l'entretenaient qu'en latin. Quant au reste de sa famille, « c'estoit une règle inviolable que ny mon père, ny ma mère, ny valet, ny chambrière ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que cliascun avoit appris pour jargonner avec moy ».

Mais Montaigne, tout en faisant valoir les beaux résultats de ce système, ne réussit pas à en dissimuler les défauts. Je ne parle pas seulement de la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'il y aurait à généraliser une méthode, inapplicable autre part que dans l'éducation domestique, très coûteuse d'ailleurs et exigeant de grands frais. Mais ce qui est plus grave, c'est l'aveu que nous fait Montaigne lui-même, quand il reconnaît avoir désappris presque tout de suite au collège ce latin qu'il savait si bien au logis. C'est qu'il ne le savait que par routine ; il en possédait l'usage, il en ignorait les règles. Il ne faut donc pas s'étonner qu'échappant au milieu factice où son père l'avait systématiquement enfermé et où il n'avait pas appris un mot de français, « pas plus que de périgourdin », il ait vu son latin « s'abastardir inconlinent ».

Il ne saurait donc être question de recommander comme une règle générale, ni même comme une méthode excellente, le procédé suivi dans l'éducation exceptionnelle de Montaigne. N'en retenons que les parties pratiques : d'abord l'idée que le grec et le latin « s'achètent trop cher », c'est-à-dire qu'on y emploie trop de temps, qu'on y abuse des procédés mécaniques, et qu'on doit s'efforcer d'en simplifier, d'en faciliter l'élude ; ensuite le principe général qui guidait le père de Montaigne : « Il me faisoit gouter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre

désir : il eslevoit mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et sans contraincle. »

JVotons aussi le goût très vif pour la lecture, que la curiosité de son vif esprit inspira de bonne heure à Montaigne, et que ses maîtres encouragèrent. Après avoir lu les Métamorphoses d'Ovide, « j'enlilay tout d'un Iraict Virgile, et puis Tereuce, et puis Plante », et J]uis d'autres ouvrages encore. Montaigne s'attarde un peu dans ces souvenirs personnels : mais son moi est toujours aimable et seï confessions iisiruclives. En se racontant lui-mèrue, il su^jgère scuiveiit d'utiles leçons pour les autres, il est seulement douuiiage qu'il y oublie l'arfois son sujet et qu'il « ne revienne à son propos »,

INTROLUCTION. 25

comme il dit lui-même, que cinq lignes avant la fin du chapitre, non sans avoir rappelé une des idées fondamentales de sa pédagogie, « qu'il faut allécher l'appetit et l'affection d, en d'autres termes que le maître doit se faire aimer et, par] des méthodes attrayantes, éveiller le goût de l'étude. j

>ious sommes arrivés au bout de cette analyse, sans nous dissimuler combien elle fait tort à notre auteur, et nous avons liàle de renvoyer nos lecteurs au texte même de Montaigne. Il faut le lire, le lire avec lenteur, pour apprécier tout ce qu'il vaut, pour goûter tout ce qu'il sème dans ses écrits de ré- -flexions fines et pénétrantes, de vues neuves et hardies. Du moins pouvons-nous espérer que de notre travail se dégagera inie idée générale des principes essentiels de sa pédagogie : j l'éducation préférée à l'instruction, et l'éducation morale pre- { nant le pas sur l'éducation intellectuelle. '

Veut-on d'ailleurs avoir une idée vive et nette de son système d'éducation? Demandons-nous ce que sera l'homme formé par ses leçons. Il ressemblera beaucoup à l'auteur des Essais : c'est une tendance à laquelle les éducateurs n'échappent guère, de faire leur élève à leur image. Ce sera surtout un esprit¹ délié, avisé, promenant sa curiosité à travers toutes choses,) jugeant avec bon sens, avec modération de tous les événements de la vie, réglant ses actions avec prudence, incapable de faire quoi que ce soit contre l'honneur. Ce sera un homme : modéré et doux, que la passion n'emportera jamais de son \ souffle irréflechí ; ce sera encore, ce qui vaut mieux, un homme tolérant, témoin attristé devant les terribles spectacles des guerres civiles et des guerres de religion ! Ce sera aussi un homme poli, aimable, poussant la civilité jusqu'à prodiguer \ ii's saints, les boniíladcs, comme il le dit lui-même, notam : ment en été, ajoute-t-il ironiquement, parce qu'on risque moins de s'enrhumer dans cette saison. Ce sera.... Mais nous irions trop loin, si nous voulions énumérer toutes les qualités de Montaigne ou de l'élève de Montaigne. Signalons plutôt le défaut r|ui le dépare et qui n'est autre que l'égoïsme. Ce gros mol étonnera peut-être : il étonnera surtout ceux qui se rappellent que l'ami de La Boétie est de tous les écrivains français celui qui a le plus divinement parlé de l'amitié. Le mot est Juste néanmoins. Montaigne est un scepticpie que les contradictions des philosophes et les discordes religieuses semblent avoir désabusé de toute croyance profonde. Il a vécu insouciant, absorbé dans l'étude de son caractère, dans la contemplation

^^ LNTRODUCTIO-X. »

de son âme. Dans ses réflexions sur l'éducation, il est sans cesse question de jugement : il n'y a pas un mot sur le cœur. Il a consenti à entrer aux affaires une ou deux fois, mais il n'y a porté qu'une humeur languissante. Il s'est laissé marier à trente-trois ans, avec froideur et pour obéir à la coutume. Ce qui lui manque donc, ce qui manquerait à son disciple, c'est l'ardeur, la foi ; c'est l'abondance des sentiments, l'esprit du sacrifice, le goût de l'action, c'est encore ce que Rabelais et la plupart des hommes de la Renaissance possédaient au plus haut degré. l'enthousiasme et la confiance dans l'avenir.

VWT¹

LIVRE I. — CHAPITRE XXV

A MADAME DIAZE DE FOIX, COMTESSE DE GLANSON

Sommaire : Prénambule. — Dédicace à Mme de Foix. — L'effluve de l'éducation. — Du choix d'un précepteur. — Critique de l'instruction de pure mémoire. — Culture du jugement. — L'instruction doit avoir une influence moralisatrice. — L'utilité des voyages et de l'étude des langues étrangères. — Education physique. — Comment il faut profiter du commerce des lions. — Devoirs envers le prince et l'État. — Il faut avoir le courage d'avouer ses erreurs. — Observation des choses. — Comment il faut étudier les anciens. — Fréquentation du monde et étude des hommes. — Étude de la morale. — Autres études. — L'étude de la philosophie est accessible aux enfants. — Caractères de la vraie philosophie. — Il faut faire aimer la vertu. — Il faut apprendre la philosophie de bonne heure. — Il faut éviter l'excès dans l'étude.

— La philosophie se mêle à tout. — Critique de la discipline des collèges. — Nécessité d'aguerrir le corps. — L'éducation tend à l'action. — L'éducation doit former des hommes, non des spécialistes. — Insuffisance des règles de la rhétorique. — De la poésie. — Critique des règles de la logique. — Ré-

1. Institution est ici synonyme d'« éducation » ; du mot institution, aujourd'hui inusité dans ce sens, est sorti instituteur.

2. Diane de Foix avait épousé en 1579 Louis de Foix, comte de Guise, et Montaigne, comme il nous l'apprend plus loin, avait eu « grande part à la conduite de ce mariage ». La publication des deux premiers livres des Essais date de 1580, et si d'autres parties de l'ouvrage ont été composées bien antérieurement, dès 1572, le chapitre XXV n'a pu évidemment être écrit qu'en 1579, 1580, alors que Diane de Foix, à peine mariée, attendait la naissance de son premier enfant. On ignore d'ailleurs ce que fut cet enfant auquel Montaigne consacrait, un peu prématurément, son plan d'éducation : on ne sait pas même s'il naquit fille ou garçon.

flexions sur le style. — Comment Montaigne apprit le latin. — Éducation personnelle de Montaigne. — Premières lectures de Montaigne.

Je ne veis jamais père, pour bossé ou teigneux qui feust son fils, qui laissast de l'avouer; non pourtant, si il n'est du tout enivré de cette affection, qu'il ne s'apporçoive de sa défaillance; mais tant y a qu'il est sien": aussi moy, je veoy mieulx que tout autre que ce ne sont icy que resveries d'homme, qui n'a gousté des sciences que la crouste première en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage ; un peu de chascune chose, et rien du tout, à la françoise*. Car, en somme, je sçay qu'il y a

une médecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathématique ^, et grossièrement ce

[. Bossé, « bos?u », ne se dit plus aujourd'tiui qu'en langage de marine : « une ancre bossée ».

2. Du tout, « totalement, entièrement ». Cette expression se retrouve, dans le même sens, quelques l'gnes plus Las.

5. Montaigne assimile les illusions fie l'amour paternel et ceUes de l'amour-propre des auteurs. Père ou écrivain, en aperçoit bien les défauts de ses œuvres, mais on aime se«' o:!uvres tout de même; on les « advoue », on les reconnaît. Il y a quelques longueurs, quelques « longueries d'approst », comme disait Montaigne lui-même dans ce début, d'ailleurs cliarmant. !/auteur des Essais n'a rien de didactique ni de méthodique. Il n'écrit pas un traité : il cause avec son lecteur, et l'allure de sa causerie est toujours libre et un peu vagabonde. Avant d'aborder le sujet de l'éducation, il va nous l'aire connaître ses habitudes d'esprit, ses lectures, ses auteurs favoris et dissserter sur l'usage et l'abus dos citations.

4. Dès le seizième siècle, paraît-il, les Français passaient déjà pour être plus spirituels que profonds. En tout cas ils avaient déyd l'habitude, Montaigne en est la preuve, de se décrier eux-mêmes. Comme aujourd'hui, ils ne laissaient pas à la lourdeur germanique le soui de dénoncer la prétendue légèreté française.

5. La ttial/icinatifjue, la science qui a jieur objet les nombres, les figures et les mouvements. L'usage a prévalu d'employer ce mot au pluriel. Les « quatre parties » dont parle ici Montaigne sont l'arithmétique, la musique, la géométrie, lastronomie, qui constituaient

à quoy elles visent; et à l'aventure* encore sçay je la prétention des sciences, en gênerai, au service de nostre vie ; mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Arislote, monarque de la doctrine moderne-, ou opiniastreté aprez quelque science, je ne l'ay jamais faict ; ny n'est art de quoy je sceusse peindre seulement les premiers linéaments ; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement de quoy l'examiner sur sa première leçon ; et, si l'on m'y force, je suis contramct assez ineptement^ d'en tirer quelque matière de propos universel*, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur^.

Je n'ay dressé commei'ce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse, .l'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien*. L'histoire, c'est mon gibbier en matière de livres, ou la poésie, que j'ayme d'une particulière inclination : car, comme disoit Cleanthes", tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus ivrlo, ainsi me semble il que la senltMice*, pressée aux

ce qu'on appelait au iroyen à^e le qiiadrivium, le second degré des sept arts libéraux. Les trois autres arts libéraux, qui composaient le triviiim, éiaieut la grammaire, la rhélorique et la dialectique.

A l'art V en turc, a peut-être

2. On sait quelle était au moyen âge l'autorité souveraine d'Aristote, et quels efforts furent faits au seizième>; siècle pour secouer son joug^^. Pour avoir osé le critiquer, Ramus était appelé un parricide.

7>. hicptement, « sans beaucoup d'aptitude ».

4. De propos universel, c'est-à-dire à un lieu commun de conversation ».

5. Montaigne laisse entrevoir ici l'idée fondamentale de sa pédagogie qui tend souvent à la culture du jugement, et qui préfère les qualités d'un bon esprit à toutes les connaissances positives.

G. Montaigne dit ailleurs, dans le même sens, qu'il n'avait qu'une conscience de paillard ».

7. Cicéron, philosophe stoïcien, successeur de Zénon (ni^e s. av. J.-C.)

Sentence, a pensée

pieds nombreux * de la poésie, s'élance bien plus bas-usage, et se fier* d'une plus vive secousse. Quant aux facultés naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens fléchir sous la charge : mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à lastons, chancelant, bronchant et chopant^; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis je aucunement satisfait; je vois encores du pays au delà, mais d'une vue trouble et

en nuage, que je ne puis desmesler. Et, entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer, de bonne fortune, dans les bons auteurs, ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traicter, comme je viens de faire ^hez l'iutarque, tout présentement, son discours de la force de l'imagination", à me recognoistre*, au prix de cesgents là, si foible et si chestif, si poissant' et si endormy, je me foyz pitié ou desdaing à moymesme : si me gratifie je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs , et que je voys au moins de loing aprez, disant que voire"; aussi que j'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extrême diffl'ERENCE d'entre eulx et moy; et laisse, ce neantmoins*, courir mes inventions, ainsi foibles et basses, comme je les ay produictes, sans en replaslrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Nombreux, « harmonifux

'2. l'iert, Iroisièine personne, iiiusiti^e aujourd'hui, du verhe férir,

« fiii|j|ier », usité encore clnns l'expression : « sans coup férir ».

.". ^7/o/>rt?i/, aujourd'hui «clioppani», « qui se lieiirle louiiiement»,

4. Moiiiaifciie a écrit un chopiire des t'.ysa/s sous ce niùine lilrc : De la force de l'imagination (livre I", cli. xx).

5. A me recognoisire, « en nie reconnaissant ». o. l'nisant, de poids, aiijoird'liiii « pes.'Uit ».

7. Disant fje ro/re, « disant oui vraiment, les approuvant dans leurs opinions » : « voire » du latin vcre, < vraiment ».

le ncanlnioins, « malgré cela

PRE\51BULE. 51

Il failli avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à fiont avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siècle, qui, parmy leurs ouvrages de néant, vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire : car cette infinie dissemblance de lustres* rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

C'estoientl deux contraires fantasies : le philosophe Chrysippus^ mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres auteurs, et en un la Medee^ d'Euripides; et disoit Apollodorus* que, qui en relranheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeurerait en blanc: Epicurus^, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allégation ^.

11 m'adveint, l'aulture jour, de tumber sur un tel passage " : j'avois traisné languissant aprez des paroles fi'ançoises si exsangues*, si descharnees et si vuides de matière et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises^; au bout d'un long et

ennuyeux chemin, je veins à rencontrer une pièce haulte, riche, et esleevee jus-

1. Lustres, « lumières » : les traits brillants, empruntés sous forme de citations aux nuieurs anciens, l'ont ressortir la médiocrité des pensées de l'écrivain qui les cite.

2. Chrysippe, philosophe stoïcien, successeur de Cléanthe (280-207 av." J.-C).

3. La Médée est une traggédie d'Euripide, que Corneille a imitée dans une pièce du même nom.

4. Apollodoro, grammairien athénien, du deuxième siècle av. J.-C.

5. Epicure (341-270 av. J.-C), philosophe athénien, le chef de la fameuse école qui soutenait, à l'opposé des stoïciens, que le plaisir, et non le devoir, est le but de la vie.

Allégation, a citation

7. C'est-à-dire o sur un passage où l'auteur avait fait maladroitement des emprunts à un autre écrivain i>.

8. Euripide, « (qui n'ont pas de sang, de force, de vie ».

9. a Ce n'était vraiment que des mots ». Montaigne continue à décrier l'esprit français.

ques aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongee, cola eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit et si coupé, que, des six premières paroles, je cogneus que

je m'envolois en Taultre monde; de là je descouvris la fondrière d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravalera Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si-, sçay je combien audacieusement j'entreprends moy mesme^,,à tous coups, de m'egualer à mes larre-cins, d'aller pair à pair quand et eulx^, non sans une téméraire espérance que je puisse tromper les yeulx des juges à les discerner; mais c'est autant par le bénéfice de mon application, que par le bénéfice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luicte point en gros^ ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinsos, menues et legieres attainctes : je ne m'y aheurte pas; je ne foys que les taster; et ne voys point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois tenir pâlot®, je serois honneste homme" : car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides*. De faire ce que j'ay descouvert d'aul-

Si, « cependant

I 3. Montaigne explique ici comment il entend lui-même l'art de f citer, l'art de faire des emprunts aux grands auteurs : il est assurément un maître en cette matière.

4. Quand et eulx, « comme eux » ; tournure latine, quando et illi.

5. En gros, c'est-à-dire « dans l'ensemble d(î leurs œuvi-es ».

6. Tenir pâlot, vieille locution qui signifie, « être à doux de jeu, aller de pair à pair avec d'autres ».

7. Honneste homme, dit ironiquement, pour exprimer cette idée : a ce serait bien beau, je me couvrirais de gloire ».

8. Montaigne ne s'oublie de plus en plus dans cette digression sur l'imitation des auteurs anciens.

PREAMBULE. 55

cuns', se couvrir des armes d'armes jusqu'à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son dessein, comme il est aisé aux sçavants en une matière commune, sous les inventions anciennes rapprochées par (•y par là : à ceux qui les veulent cacher et faire propres, c'est premièrement injustice et lâcheté, que, n'ayant rien en leur vaillant* par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur purement étrangère; et puis, grande sottise, se contentant, par piperie", des'acquiescer l'ignorante approbation du vulgaire, se descrire envers les gens d'entendement, qui hochent du nez* cette incrustation empruntée; desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je veuille moins faire : je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire». Gecy ne touche pas les centons", qui se publient pour centons; et j'en ay vu de très ingénieux en mon temps, entre autres un, sous le nom de CapiUqms", oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font voir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques^.

Par piperie, « par ironiporie

4. Hoher du hci, comme « hoher de la tête », faire un signe de dé>ap[]roljation.

5. C'est-à-dire : « je ne cite les autres que pour faire mieux comprendre mes propres pensées ».

6. Los cenlons sont des pièces de vers enlicrenieut composées avec des morceaux empruntés, avec des tronçons de vers pris de-ci, do-là dans un autour.

7. Capilupi (Leiio), né en Italie en 1498, mort en 1560, avait icrit de nombreuses poésies avec des centons de Virgile ; il faisait ainsi décrire au [loète latin, en disloquant ses vers et eu cousant les iimrct aux dans une mosaïque savante, le sacrilicc de la messe, l'exorcisnie, l'excomniunication, cto Montaigne est vraiment trop bienveillant [lour ces puérils jeux d'esprit.

■ S. Juste Lipse, célèbre iihilubiguc belge (15i7-l(Jot)). Montaigne était en correspondance avec lui. Le livre ipie Montaigne cite ici

Quoy qu'il en soit, veulxje dire, et quelles que soient ees inep-ties*, jen'ay pas délibéré de les cacher; non plus qu'un mien pourtraictcliauve et grisonnant, où le peintr c auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Gai aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma créance*, non pour ce qui est à croire : je ne vise icy qu'à descouvrir moy mes-nie, qui seray, par adventure, aultre demain, si nouvel apprentis-sage me change. Je u'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le désire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

DEDICACE A MADAME DE FOIX

Quelqu'un doncques, ayant veu l'article précèdent', me disoit ciiez moy, l'autre jour, que je me debvois estre un petit' esteudu sur le discours de l'institution des enfants. Or, Madame, si j'avoy quelque suffisance^ en ce subject, je ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un pre-

avec éloges, bien qu'il le compromette un peu en le mettant dans la compagnie des centons, avait pour titre exact Monita et exenipla jiolitica.

\. Ces inepties, c'est-à-dire «les «ottises que j'écris ici ». Montaigne aurait été sans doute très fâché qu'on le prit au mot et que l'on considérât les Essais comme des inepties. Ces exagérations de modestie affectée sont bien dans le caractère d'un écrivain sceptique qui veut avoir l'air de ne rien prendre au sérieux, pas même ses propres écrits.

2. En d'autres termes Montaigne ne prétend pas régenter les autres;; il leur fait part simplement de ses opinions, sans songer à les imposer comme des articles de foi.

7>. C'est-à-dire l'Essai x\iv, intitulé Du Pc'dantisme, et où Montaigne avait déjà abordé le sujet de l'éducation, en critiquant vivement les habitudes routinières, les procédés mécaniques, les allures jiantesques de la pédagogie de son temps.

DIFFICULTES DE L'EDUCATION

sent à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop généreuse pour commencer aultrement que par un masle)'; car, ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droict et interest à la grandeur et prospérité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude- m'oblige assez à désirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche; mais, à la vérité, je n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traicte de la nourriture^ et institution des enfants.

DIFFICULTES DE L'EDUCATION

Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande variété de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais, depuis qu'ils sont nays on se charge d'un soing divers, plein d'emboingnement et de crainte, à les dresser et nourrir^. La

1. Montaigne n'écrit que pour l'éducation d'un garçon. 11 nous apprend dans un de ses Essais qu'il ne s'est jamais occupé (îfe l'éducation de sa propre fille. « La police républicaine, dit-il, a un train mystérieux, il faut la laisser aux femmes. »

'1. Ce mot semble indiquer que la famille des comtes de Foix avait exercé quelque droit de suzeraineté sur une des terres de Montaigne.

5. Nourrilure, dans le sens d'à éducation ». On disait alors : u Nourriture passe nature », pour dire que l'éducation a plus d'influence que les qualités naturelles dans la formation des esprits et des caractères.

Après qu'ils sont nés

5. Tout ce développement est imité d'un passage du dialogue de Platon, le *Théétète*.

montre[^] de leurs inclinations est si tendre en ce bas âge et si obscure, les promesses si incertaines et fausses, qu'il est malaisé d'y établir aucun solide jugement[^]. Voyez Cimon, voyez Themistocles, et mille autres, combien ils se sont disconvenus[^] à eux mêmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jectant incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se déguisent facilement : si^{*} est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour néant se travaille on souvent, et employé on beaucoup d'âge, à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus profitables[^]; et qu'on se doit peu appliquer à ces légères divinations et pronostiques que nous prenons des mouvements" de leur enfance : Platon, en sa République, me semble leur donner trop d'autorité. Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux per-

sonnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la vérité, elle n'a point son vray usage en mains viles et

Montre, « manifestation

2. Montaigne exagère ici une pensée juste : il est sans doute difficile de démêler dès les premières années de l'enfant ses inclinations et sa vocation; mais il est important néanmoins de les étudier, de les suivre avec sollicitude, pour savoir laquelle méthode, quelle discipline convient à la diversité des aptitudes ou des caractères.

5. « Combien dans la suite de leur vie ils ont été en désaccord avec t'c que faisait présager leur enfance. »

DU CHOIX D'UN PRÉCEPTEUR. Ô

basses* : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, Madame, parce que je croy que vous n'ouldierez pas celle partie en l'institution des voslres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettrée (car nous avons encores les escripis de ces anciens comtes de Foix^, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale^ vostre ourle, en faict naislre touïs les jours d'aultres, qui estendront la cognoissance de celte qualité de votre

famille à plusieurs siècles), je vous veux dire là dessus une seule fantaisie^ que j'ay, contraire au commun usage; c'est tout ce que je puis conférer à vostre service en cela.

DU CHOIX d'un précepteur La charge du gouverneur que vous luy donnez du

1. Molière parle ici en aristocrate qui réserve le privilège de la science aux classes riches et aux personnes de naissance noble. Il n'entrait pas dans son esprit que tout le monde eût droit à l'instruction.

2. La famille des comtes de Foix s'était distinguée dans le métier des armes et aussi dans les travaux littéraires. Gaston III, surnommé Plébus (l'ôl-l'ôl), a laissé un traité de vénerie, intitulé le Miroir de Phébus.

3. F. de Caudale a donné une traduction latine d'Euclide (1553; et avec Scaliger une traduction d'Hermès Trismégiste, etc.

4. Montaigne n'est pas le seul pédagogue qui ait présenté ses idées pédagogiques sous cette forme modeste d'une « fantaisie », d'un essai imaginaire. Rousseau lui-même, dans la Préface de l'Émile, s'exprime de la même manière, « On croira moins lire, dit-il, un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. En exprimant avec liberté mon sentiment, j'entends peu qu'il fasse autorité que j'y joins toujours mes raisons.... »

o. a Que vous donnerez à votre fils. »

chois duquel dépend tout l'effet de son institution', elle a plusieurs autres grandes parties ^ mais je n'y touche point, pour n'y savoir rien apporter qui vaille; et de cet article, sur lequel je

me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence.

A un enfant de maison", qui recherche les letjtres, non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy*), ny tant pour les commoditez externes ", que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'"en réus-sir^ habile'^ liomrne qu'homme sçavant, je vouldrois aussi qu'on feust soingneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine', et qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science"; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle manière.

1. Montaigne exagère quand il affirme que le succès d'une éducation dépend exclusivement des qualités du maître ; les qualités naturelles ae l'élève y sont bien aussi pour quelque chose.

2. Ces « autres grandes parties de la charge du gouverneur » dont Montaigne annonce qu'il ne parlera pas, parce qu'il y serait incompetent, c'est évidemment tout ce qui est l'elatif aux procédés techniques de l'enseignement. Montaigne ne s'occupe que des qualités morales et intellectuelles du précepteur.

3. Un enfant de maison, expression analogue à celle qui est usitée aujourd'hui : « un Gis de famille ».

4. Il y a quelque trace ici encore des préjugés aristocratiques qui considéraient comme indigne d'un gentilhomme tout travail rémunérateur, toute occupation ayant pour Lut un gain, un salaire.

5. Cominoditez externes, on dirait aujourd'hui : « avantages extérieurs ».

6. Réussir, dans le sens étymologique de ce mot, « sortir de..., être produit par ». « De tous les corps ensemble, dit Pascal, on ne peut faire réussir une petite pensée. »

7. Habile homme, c'est-à-dire apte à agir, ayant du jugement et du savoir-faire ».

8. Expressions qui sont devenues familières, presque jiroverbiales, pour caractériser l'homino de sens et de jugement, par opposition à l'érudit aloui'di par une .science indigeste.

o. Conférez Locke : o Des mœurs sobres, de rinstruction, c'est

CRITIQUE DE l'INSTRLCTION DE PURE MÉMOIRE

On ne cesse de cri;illier à nos aiireillos, comme f;i;i verseroit dans un entonnoir*; et nostre charge, ce n'rs! que redire ce qu'on nous a dict : je voudrois qu'il corrigeast celte partie; et que, de belle arrivée^, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la montre"-, luy faisant gouter les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ou-vi'ant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrira Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul; je \eulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Soerates, et depuis Arcesilaus*, faisoienl premièrement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. Obest plerumque Us, qui discere voliint, miclorUas. eoriim, qui docent^. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit ravaller" pour

.out ce qu'on exige ordinairement d'un gouverneur, mais lorsqu'un gouverneur aura rempli la tête de son élève de tout le latin

et do toute la logique », etc. (Pensées, etc., § 95.)

1. Dans ce passage Montaigne revient sur une idée qui lui est chère et qu'il a exprimée de cent façons. Voyez par exemple, dans l'Essai XXIV, le passage qui commence ainsi : « Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vu! des».

De belle arrivée , « d'emblée

3. Dans une autre édition on trouve cette variante : « ... sur le trottoir ». On comprend bien ce que veut dire Montaigne : il faut que le maître amène l'enfant à montrer ce qu'il sait, ce dont il est capable.

4. Tout ce passage est excellent et mérite une attention particulière.

5. Arcésilas, philosophe grec (315-271 avant J.-C), fondateur de la moyenne académie.

6. (c'est l'autorité de ceux qui enseignent nuit très souvent à ceux qui veulent apprendre. » (Cicéron, De Satura Deonim, I, 5.)

7. Se rabaisser, a. s'abaisser » pour se mettre à la portée de l'enfant.

40 L'INSTITUTION DES ENFANTS.

s'accommoder à sa force. À faute de cette proportion, nous gastons tout; et de la savoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besognes que je sache; et est

l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures puériles, et les guider. Je marche plus seuret plus ferme à mont qu'à vaP.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regonter plusieurs esprits de si diverses mesures et l'ornies; ce n'est pas merveille, si eu tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline-. Qu'iP ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du proudt qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa îiemoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'inslruccion de son progrez, des paidagogismes de PJaton'^. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son opération, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire ^. Notre ame ne bransle

i. a ... en montant qu'en descendant. »

Que le gouverneur

4. C'est-à-dire « jugeant des progrès de l'élève d'après la méthode socratique, telle qu'elle est appliquée dans les Dialogues de Platon ». Cette méthode consiste, on le sait, à presser l'élève d'un grand nombre de questions, qui l'obligent à réfli'chir, à découvrir la vérité par lui-raêmo, qui l'obligent aussi à comprendre ce

qu'on lui enseigne et à montrer par ses réponses qu'il a compris. Le mol pédagogisme, « système ou méthode des pédagogues », n'est plus usité aujourd'hui.

CULTURE DU JUGEMENT

qu'à crédits liée et continct à l'appetit^ des fantasies d'auifruy, serve^ et captivée sous l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assibjctis aux chordes*, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est estuiect : nunquam tutelx suse ftunt'.

Je veis priveement® à Pise^ un honiieste homme, mais si aristotélien que le plus général de ses dogmes est : « Que la touche et règle de toutes imaginations solides et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que, hors de là, ce ne sont que chimères et inanité; qu'il a tout vu et tout dict » ; cette sienne proposition, pour avoir été un peu trop largement et iniquement interprétée, le meit autrefois et teint longtemps en grand accessoire* à l'inquisition à Rome.

CULTURE DU JUGEMENT

Qu'il luy face tout passer par l'estamineS et ne loge rien en sa leste par simple auctorité et à crédit*. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou épicuriens : qu'on luy propose

1. Ne bransle qu'à crédit, c'est-à-dire « ne s'émeut que sur la foi d'autrui ».

2. Appétit, dans le sens de « goût », « d'inclination pour... ».

En grand accessoire, « en grand danger

i). Estamine, cv'\b\c ou, blutoir lait d'étamine, c'est-à-dire d'étoffe légère de laine ou de crin.

10. A crédit, c'est-à-dire « sur parole, sur la foi d'autrui ».

(ielte diversité de jugements, il clioisira, s'ilpeiilt; sinon, il en demeurera en double :

Che non men che snper, dubbiar m'aggrata*;

car, s'il embrasse les opinions de Xeuophon et de Platon par son propre discours% ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes; qui suyt un aultre, il ne suytrien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. Non sunms sub rêve; sihiqidsquese vindicet'. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive* leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La vérité et la raison sont communes à un cliascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premièrement qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs =^; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ny marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il

\. « Non moins que savoir, douter m'est agréable. » (Dante, Enfer, ch. xt, v. 93.) On retrouve ici la complaisance de Montaigne pour le scepticisme. Il n'est pas pressé de conclure et d'affirmer. Il n'est besoin de dire que le doute ne convient pas dans l'enseignement, qui exige au contraire des croyances fermes, la conviction et la loi.

2. « Par son propre raisonnement »; on dit encore aujourd'hui le « raisonnement discursif », pour signifier, par opposition aux vérités intuitives, les analyses, les développements du raisonnement.

5. « Nous ne vivons pas sous un roi : que chacun dispose librement de lui-même. » (Sénèque, Lettres, etc., XXXII.)

4. Imbu, on se pénètre de ». Il ne reste de ce verbe que le participe imbu.

5. C'est encore, sous une forme charmante, la même idée qui revient sans cesse dans les écrits de Montaigne. Il faut s'assimiler toutes les pensées qu'on emprunte aux autres.

CULTURE DU JUGEMENT

celui tout ce qu'il y a eu de secours et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilliers, les emprunteurs mettent en parade leurs bastiments, leurs habits, non pas ce qu'ils tirent d'autrui; vous ne voyez pas les espèces d'un homme de parlement; vous voyez les alliances qu'il a gagnées, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publique sa recette, chacun y met son acquiescement.

L INSTRUCTION DOIT AVOIR VSE INFLUENCE MORALISATRICE

Le gaing de nostre estiule. c'est en estre devenu jriejl;- , leuTêrp-Tûs sage. C'est, disoit ÊpTcharm^s*, l'entendenTèiïTqui'veôid'et qui oyt ; c'est l'entendement qui approufite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qia règne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes el sans ame[^]. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy*. Qui demauda jamais à sou disciple ce qu'il luy semble de la rhétorique, de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicoro? On nous les placque en la mémoire toutes empennées'^, comme des oracles, où les lettres et les syllabes

1. Qu'il ce/e, c'est-à-dire qu'il s approprie ce qu'on lui a enseigné, au point qu'il soit impossible de ne pas le considérer comme son bien propre.

2. I:'sj>ices, les « émoluments », les a honoraires », primitivement les c;ideauxen nature qui étaient offerts aux juges.

7). Cotte phrase est un peu obscure. Montaigne veut dire qu'on est moins lier de montrer ses livres de recettes, ses cahiers décomptes, que de luire valoir son gain, ses acquisitions, ses « acques's ».

4. Epicliarme, poète ei philosophe pytliagoricien, qui vécut en Sicile, au cin(]uinne siècle avant J.-C, à la cour d'iliéron, roi de Syracuse.

.o. Toutes les autres facultés, mémoire, imagination, sont sans valeur, si l'entendement, c'est-à-dire le jugement, ne les éclaii-e

et ne li's soutient pas.

<3. « Par lui-même ».

7. Mol à mot a toutes emplumées », comme des oiseaux avec toutes

44 L'INSTITUTION DES EKFAINTS.

sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir^ c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sçait droitement, ou en dispose, sans regarder au patron^, sans tourner les yeulx-vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque^! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon, qui dict : « La fermeté, la foy, la sincérité, estre" la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'eslre que fard ». Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler; ou qu'on nous apprint à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger^. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un, page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières®.

leurs plumes : comparaison hardie pour dire « des pensées qu'on ne dépouille pas de leur enveloppe », c'est-à-dire des mots qui les expriment.

4. La pensée de Montaigne aurait besoin d'être complétée. Sans doute, on ne sait que ce qu'on a compris ; mais il y a des choses (ju'on ne sait bien qu'à condition de les savoir par cœur : par exemple, certaines formules dans les sciences, certaines régies en grammaire, etc.

Au modèle

3. Suffisance est pris ici dans le sens de « science, d'instruction ». Livresque, qui a vieilli, est un mot à regreUer, pour dire « tout ce qui se tire de la lecture des livres ».

4. Moiiitaigue lait ici un latinisme • il retranche le que et écrit une proposition inlinitive.

Ii). Excellents conseils sur la nécessité de joindre la pratique à la théorie.

\ 6. Montaigne recommande de véritables leçons de choses. Il veut

DT.'LITE DES VOYAGES ET DE L KTUDE DES LANGUES ETRANGICRES

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visile des païs estrangiers* : non po: ir en rapporter seulement , à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa Botonda^, ou la richesse des calessons de la signora

Livia^, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrois qu'on commenceast à le promener de sa tendre enfance; et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier*.

Aussi bien est-ce une opinion recueillie d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents^ : cette amour* naturelle les attendrit trop et

que les plus petits incidents de la vie deviennent pour l'enfant des exercices de jeu; et des leçons de morale.

1. Les voyages étaient fort en honneur au seizième siècle, et Montaigne lui-même avait quelque peu voyagé.

'J. Santa Rolonda. le Panthéon, bâti par Agrippa, sous le règne d'Auguste, et devenu une des églises de la Rome moderne.

5. Une dame romaine inconnue, dont Montaigne avait dû entendre parler pendant son voyage en Italie.

4. Montaigne comprend déjà l'importance des langues étrangères et la nécessité de les apprendre de bonne heure, si l'on veut y réussir dans cette étude. i

h. Montaigne, qui avait connu tour à tour les douceurs de l'éducation domestique et les rigueurs de l'internat, semble donner ici la préférence à l'éducation familiale, moins amollissante et plus virile.

Amour » est emilloyé par Montaigne, comme par Aniyot et

relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossièrement coinine il fault et hazardeusemcut'; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours-, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la première harquebuse. Car il n'y a remède : qui eu veuK faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault espargner en celte jeunesse; et fault souvent chocquer les règles de la médecine :

Vitamque sub dio, et trepidis agat In rébus'.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles; elle est trop pressée, si elle n'est secondée"; et a trop à faire de. seule, fournira deux offices. Je sçais combien ahanne^ la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort allc;r sur elle; et apperceois souvent, en ma leçon ^ quen leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os".

d'auti-es auteurs du seizième siècle, tantôt au masculin, tantôt au feininiM.

1. Montaigne, avant Locke, avant Rousseau, préconise les exercices violents, l'éducation « rustaude », connne dira M"" de Sévigné. Il ne veut pas d'un enfant lluet et délicat, asservi dans tous ses mouvement* aux règles prudentes de l'hygiène.

'2. l'Ubimrs, pris adjectivement, qui recule et qui rue.

5. « Qu'il passe sa vie à la belle étoile, qu'il vive au milieu des alarmes?. » (Horace, Odes, 111, 2,5.)

C'est-à-dire « aidée, soutenue par un corps robuste

5. Ahaniie, mot à mot : « est haletante », équivaut à « se fatigue ».

6 « Dans les écrits qu'il je lis et qui me servent de leçon. » 7. il est très vrai en effet que le courage dépend en partie de la force physique.

LE COMMERCE DES HOMMES. 47

J'ai vu des hommes, des femmes et des enfans ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une ciinquenaude; qui ne remuent ni langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athlètes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : labor cal-lum ohducit dolori^ . 11 le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et asprelé de la dislocation, de la cholique, du cautère- et de la geaule^ aussi et de la torture : car de ces dernières icy, encores peult il estre en prinse*, qui regardent les bons, selon le temps^, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve ; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees^ et de la chorJe.

Et puis", l'auctorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la présence des parents : joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

COMMENT IL FAUT PROFITER DU COMMERCE DES HOMMES

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognois-

1. « Le travail endurecit à la douleur. » (Cicéron, Tiiscidanes, H, 5.

2. Caillere, instrument qu'on fait chauffer pour brûler une plaie 5. Gcaule, a prison ».

4. « il peut être aux prises avec la prison, avec la torture. »

5. Allusion aux troubles des guerres de religion du seizième siècle, Montaigne écrivait ses ICssais dix ans après la Saint-Barllièlemy.

G. Encourgces, a fouets faits de plusieurs lanières de cuir ».

7. Miinlnigui-, par une transition un peu leste, revient à son sujet, c'est-à-dire à riii(luciice amollissante que l'éducation de la l'anulle exerce parfois sur les enfants.

48 Î.'ISSTITUTION DKS ENFANTS.

sauce li'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous; et sommes plus en peine de débiter nostre marchandise, que d'en acquérir de nouvelle; le silence et la modestie sont qualitez très commodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre es-pargnant et mcsnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de cliocquer tout ce qui n'est pas de nostre appétit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publiques : Licet sapere, sine pompa, sine invidia^K Fuye[^] ces images regeuteuses[^] et inciviles, et celte puérile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et comme si ce feust marchandise malaysée que reprehensions[^] et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere[^] valeur. Comme il n'affiert* qu'aux grands poètes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes âmes et illustres de se privilégier au dessus de la coutume. Si quid Socrates aut Ai'istippus contra morem et consuetuūinem fecerunt, idem sibi ne arhitretur licere; magnis enini illi et divinis bonis liane licentiam assequebanlur"[^] . On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il

1. « 11 est possible d'être sage sans tirer vanité de sa sagesse, sans exciter l'envie. » (Sùiièque, Lettres, etc., CIII.)

'J. Fuye, pour le subjonctif « qu'il lliie ».

Hecgenteuses, a qui sentent le légeiit, le maître

A. Hecprelicnsions, « critiques, rc| rimaudes ».

5. Pcculiere, « particulière », adjectif tiré du latin pecidiaris, t\ très usité an seizième siècle.

G. // affierl, « il appartient, il convient » ; il ne reste du verbe inusité afférh-, que l'adjectif afférent^ « qui se rapporte à ».

7. « Si Socrate et Aristippe ont parfois agi contre les mœurs et la coutume, ce serait une erreur de cioire qu'on en peut faire autant : car leurs qualités supérieures et divines autorisaient seules chez eux CCS libertés. » (Cicéron, De Ofjicns, I, 41.)

DEVOhLS ENVERS LE PRINCE ET L'ÉTAT. 49

verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au chois et triage de ses raisons, et ayniantla pertinence', et, par conséquent, labriefvelé. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter- les armes à la vérité, tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire , soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement : car il ne sera pas mis en chaise^ pour dire un roole prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'approuve : ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptans la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre* : neque ut omnia, qiise prxscripta et imperata sint, defendal, necessitate nlla cogitur^.

DEVOIILS EXVERS LE PRL.NCE ET L ETAT

Si son gouverneur tient à mon bonheur, il lui formera la volonté à être très loyal serviteur de son prince et très affectionné et très courageux[^]; mais il lui refroidira

1. pertinence, « la convenance des arguments et des expressions », Nous n'avons conservé aujourd'hui que le négatif de ce substantif, à impertinence ».

Quitter les armes, « l'entre les armes

ô. En chaise, c'est-à-dire à en chaire », pour y parler comme un professeur ou un prédicateur.

4. C'est-à-dire où l'on aliène à prix d'argent sa liberté, où l'on abuse du pouvoir de revenir sur une résolution antérieure : allusion à aux vœux monastiques. '

5. « Aucune nécessité ne l'oblige à défendre tout ce qu'on voudra lui prescrire et lui ordonner. » (Cicéron, Académiques, II, 5.)

G. « Donnons à l'ordre politique, dit ailleurs Montaigne, de souffrir patiemment des rois indignes, de celer leurs fautes, d'aider » à notre recommandation leurs actions indifférentes, pendant que leur autorité a besoin de notre appui. » (Livre III, ch. iv.) Mais, dans d'autres passages, Montaigne tient un langage tout autre et d'une

HOMAIK.NE. 4

Tentant de s'y rattacher autrement que par un devoir publicitaire. Outre plusieurs autres inconvénients qui blesseraient la liberté par ces obligations particulières, le jugement d'un homme

gagé et acheté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché ^ et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouissent; pourtant^ veoid on cousturaieremenl le langage de ces gens là divers à tout aultre langage dans un estat^, et de peu de foy en telle matière.

IL FAUT AVOIR LE COURAGE D'AVOUE SES ERREURS

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche^; que l'opiniastreté* et contester sont qualitez communes, plus appa-

prande hardiesse : a A le prendre exactement, un roi n'a proprement rien sien; il se doit soy mesme à autrui ».

1. Montaigne avait peu fréquenté la cour, mais il avait été conseiller au parlement de Bordeaux. En 1581 il fut élu maire de Bordeaux. En 1571, à l'âge de trente-huit ans, il s'était retiré dans son château du Lérigoid, « ennuyé depuis longtemps de l'esclavage des cours et des emplois publics ».

OBSERVATION DES CHOSES

rentes aux plus basses âmes ; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques*. On l'avertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx par tout- : car je treuve que les premiers sièges sont communément saisis par les hommes moins capables, l't que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : j'ay veu, cependant^ qu'on sentretenoit, au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie*, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chascun : un bouvier, un massou, un passant^, il fault tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise : car tout sert en mesnage; la sottise mesnie et foiblesse d'aultruy lui sera instruction; à conl-rerooler les grâces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

• OCSERVATION DES CHOSES

Qu'on luy mette en fantasio une honnesfe curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fon-

1. Montaigne, avec le désordre habituel de ses développeinciits i-evieit ici sur l'idée qu'il a développée à la page précédente, à savoir : qu'il ne faut pas s'entêter dans son opinion, et qu'on doit « rendre les armes à la vérité ».

2. C'est-à-dire « de se rendre compte de tout ce qui se jjasse autour de soi, de ne pas écouter seulement les propos de son voisin ». j

Vin grec renommé

5. Ce passage, qui a trait à l'observation des choses et à l'étude des hommes, ouvre déjà le développement qui va se continuer au chapitre suivant.

taines, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne ^ :

Quæ tellus sit lenta geiis, quæ putris ab æstu; Venlus in Italianis quis bene vult l'ère-;

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui là : ce sont choses très plaisantes à apprendre, et très utiles à savoir^.

COMMENT IL FAUT ETUDIER LES ANCIENS

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement^, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres : il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles^. C'est un vain esclave^ qui veut; mais qui veut aussi, c'est un estude

1. En effet, pour l'éducation intellectuelle de l'enfant, rien ne vaut l'observation personnelle des choses. Montaigne veut que la leçon soit non toute faite des livres, mais vivante et réelle des faits qui provoquent la curiosité de l'enfant, qui appellent ses réflexions. L'esprit de la méthode des leçons de choses est déjà tout

entier dans ce passage, qui doit être rapproché d'un passage précédent (p. 44)

2. (c Quelle contrée est engourdie par le froid, quelle autre brûlée par le soleil ; quel vent propice pousse les vaisseaux vers l'Italie. » (Properce, IV, m, 09.) -

ô. Montaigne associe l'idée de l'éducation attrayante à celle de l'instruction utile. 11 veut qu'on enseigne les choses qu'il y a profit à connaître, et qu'en les enseignant on s'arrange de façon à ce qu'il y ait]laisir à les apprendre.

•4. Il faut noter le « principalement », qui prouve que Montaigne ne songe pas. comme le fera jihin tard Rousseau, à supprimer les livres dans l'éducation.

5. Descartes dira dans le même sens : o La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés (jui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que le meilleur de leurs pensées ».

o. Eslude est employé ordinairement au masculin par les auteurs du seizième siècle.

LET. DE DES ANCIENS

de friiict inestimable, et le seul estiide, comme dict Platon*, que les Lacedemonioi^s eiisseiit réservé à leur part. Quel proufit ne iera il, en celte part là. à la lecture des Vies de nostre Plutarque*? Mais que mon guide" se souviennne où vise sa charge; et qu'il

n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Cartilage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là*. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger^. C'est, à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : j"ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Piufar(iue y en a leu cent, oultre ce que j'y ay sçeue lire, et, à l'adventi'.re, oultre ce que l'auteur y avoit mis* : à d'aulecuns, c'est un pur estude grammairien"^; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie^, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se pénètrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus très dignes d'estre sçeus :

Dans le dialogue intitule le Grand Uippias, ch. iv

2. En disant noire Plutarque, il l'ontaigno ne veut pas seulement oxpriuer son admiration personnelle pour riiisforien grec : il rap- [(■lle aussi que Plutarque était devenu français par la traduction d'Amyot, qui date de 1550. Plutarque a toujours été en hoinieur dans notre littérature, trousseau lui-même, si sévère aux livres, semble faire grâce aux Vies de Plutarque {Emile, 1. IV).

C'est-à-dire « le gouverneur de mon élève

4. Marcellus, victime d'une imprudence, mourut dans une embuscade près de Venouse ('208 av. J.-C).

5. Montaigne a raison de penser que, dans l'étude de l'histoire, l'explication des événements, la connaissance des caractères sont choses qui importent encore plus que les dates et la description des faits en eux-mêmes.

G. Montaigne recommande ici la vraie manière de lire, qui consiste à interpréter, à comprendre, au besoin à critiquer et à reviser les pensées des auteurs qu'on étudie.

7. Grammairien, pris adjectivement dans le sens de grammatical, littéral ».

S. C'est-à-dire n une analyse philosophique des idées », par opposition à une lecture qui ne serait que l'étude des mots.

car, à mon gré, c'est le maître ouvrier de telle besogne; mais il y en a mille qu'il n'a que toucher simplement : il guigne* seulement du doigt par où nous y irons, s'il nous plaît; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande^; comme ce sien mot : « Que les habitants d'Asie servoient^ à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non^ », donna peult estre la matière et l'occasion à La Boëtie de sa Servitude volontaire. Cela mesme de luy" veoir trier une légère action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la brièveté : sans doute leur réputation en vult mieux ; mais nous en valons moins". Plutarque aime mieulx que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir; il aime mieulx nous laisser désir de soy, que satiété : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire ; et

que Alexandridas reprocha justement à celui qui teuoit aux Éphores des bons propos, mais trop longs :

1. Guigner, « faire signe ». Montaigne veut dire que Plutarque n'esprime [ms toujours toute sa pensée : il laisse à son lecteur le l^oin (le la compléter.

'■ 1. C'est-ii-dirc « mettre très en -vue », dans un endroit où l'ache- (eur aperçoit facilement la marchandise.

3. Sej-voient, « obéissaient » à un seul maître, à un pouvoir despotique.

4. Montaigne pense que ce fut celte phrase de Plutarque, tirée de l'opuscule intitulé De la mauvaise honte, qui inspira à la Boélie son Discours sur la servitude volontaire, ou le Conltre-Un. Elle pouvait en tout cas servir d'épigraphe à cet ouvi'age.

5. La Boétie, compatriote et ami de Montaigne, né à Sarlat en 153U, mort à 33 ans en lôG5. On sait quelle affection lui avait vouée Montaigne. Voyez le célèbi'e chapitre sur l'amitié (livre I, cil. xxvii).

L'ÉTUDE DES HOMMES

•>(o cstrangier, lu dis ce qu'il fault aullrement qu'il ne fault^))
Ceulx qui ont le corps graile^, le grossissent d'embourrures^;
ceulx qui ont la matière exile* l'enflent de paroles.

FiiEQUESTATION DU MONDE ET ETUDE DES HOMMES

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la fréquentation du monde ^ : nous sommes tous contraincts* et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez®. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne répondit pas, d'Athènes; mais, du monde"; luy, qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, jectoit ses cognoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous*. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prestre en argumente l'ire de Dieu' sur la race humaine, et juge que la pépie*" en tienne desjà les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que

1. Ceci est encore une citation de l'itarque : Apollilegmes des LacÉdémoniens : Alexaidridas, % 2. Le texte d'Arapt dit : Tu n'uses pas quand il le fault, de ce qu'il fault.

C'est-à-dire « à nos pieds

9. a ... en conclut que Dieu est en colère »; ne, de ira, « colère », inusité aujourd'hui ; de là vieimenl irascible, irriter.

10. La pepic, maladie qui vient sur la langue des animaux et qui les empêche de boire, a Les Cannibales sont sur le point de mourir de soif. »

celte machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de gal-ler * le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impuni-

té, admire de les^ veoir si floulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hémisphère semble estre en tempeste et orage; et disoit le Savoïard que « Si ce sot de roy de France eust sçeu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hôtel de son duc » : son imagination ne concevoit aultre plus eslevée grandeur que celle de son maistre'. Nous sommes insensiblement" tous en cette erreur : erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de nostre mère nature en son entière majesté ; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très délicate, celui là seul estime les choses selon leur juste grandeur^.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores eoinme espèces sous un genre ^ c'est le mirouer où il

\. Galler, verbe fréquemment usité dans l'ancienne langue, pour ilirc « se réjouir, prendre du bon temps » ; nous en avons gardé galant, gala.

Les se rapporte à « nos guerres civiles

3. Montaigne imagine plaisamment un Savoyard qui ne voyait pas au monde de situation plus brillante que celle de maître d'hôtel du duc de Savoie. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, avait remporté la victoire de Saint-Quentin; par le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, il avait recouvré tous ses États, et transporté le siège de son gouvernement de Cjambéry à Turin.

4. Insensiblement, c'est-à-dire « sans nous en douter, sans le savoir ».

5. C'est l'idée que Pascal, qui avait beaucoup lu Montaigne, reprendra, avec une éloquence égale et avec des expressions analogues, dans le fameux morceau : « Que l'homme contempe donc la Création entière dans sa haute et plénière majesté. Que la terre lui apparaisse comme un point.... » [Vem-i'-es, art. I'''''.)

G. Montaigne évoque ici l'idée de l'immensité de l'univers; la terre

L'ÉTAT DU MONDE

nous fault res^arder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme', je veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des uostres, et apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuemens d'eslai et changements de fortune pul)licque nous instruisent à ne fiiire pas grand miracle de la nostre; tant de noms, tant de victoires et conquestes eiisepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser nostre nom par la prise de dix argoulets et d'un pouiller^ qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la majesté si enflée de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et assure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller* les yeulx : tant de milliasses^ d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en

l'autre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras", retire à" la grande et populeuse

n'est qu'une espèce dans le genre planéle, la planète une espèce dans le genre étoile.

1. Somme, « en résumé, en somme »; c'est la même forme qu'emploie l'abbé quand il dit à son élève : « Somme que je voye un abysme de science » [Lettre de Gargantua à Pantagruel).

Oubliance, « oubli

7). C'est-à-dire : « de dix mauvais soldats et d'un pou'ailier ». — .4^e goulet. «arquebusier à cheval », soldat de second ordre : par suite, l'omnie de néant.

t. Ciller, à fermer les yeux en abaissant les cils »; dessiller \$q dit encore aujourd'hui dans le sens contraire, pour « ouvrir les yeux ».

j. Milliasse, synonyme, aujourd'hui inusité, de trillion; ici, à un très grand nombre ».

(5. l'Ythagore, philosophe grec, chef d'une des grandes écoles* de philosophie de l'antiquité (vi^e siècle av. J.-C). C'est à Cicéron [Tusculanes, V, 11] que Montaigne emprunte cette comparaison, qui a été reprise par Rousseau [Emile, 1. IV),

lictire à..., a ressemble à

58 L'INSTITUTION DES ENFANTS.

assemblée des jeux olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquérir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gain ; il en est, et qui ne sont pas les pires \ lesquels n'y cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et esre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger, et régler la leur.

ETUDE DE LA MORALE

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie^, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur règle. On lui dira :

Quid fas optare, quid asper Utile nummus habet; patriae carisque propinquis Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse Jussit, et humana qua parte locatus es in re; Quid sumis, aut quidnam victuri gignimur'

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude ; que c'est que vaillance, tempérance et justice ;

1. Montaigne veut que son élève soit de ceux-là, « qui ne sont pas les pires », <iui assistent aux événements sans s'y mêler, mais qui les juyent en philosophes. C'est à peu près le mot de Uescartes : « ... Spectateur plutôt qu'acteur dans les comédies qui se jouent dans ce monde ».

2. C'est des « exemples », c'est-à-dire des actions des hommes, des événements de l'histoire, que Monlaïjine veut l'aire sortir les leçons morales de la philosophie. Il est toujours fidèle à sa méthode, qui est de placer l'exemple avant le précepte. La philosophie dont il parle ici n'est pas autre chose que la morale.

5. « Ce qu'il est permis de désirer ; quel profit on peut tirer de l'argent rude à gagner; ce qu'on doit faire pour la patrie et pour ses proches bien-aimés; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et à quel rang il l'a placé parmi les humains; ce que nous sonnmes, et pour quelle existence nous sonnmes rais au monae. » (Pers-?, m, 09.)

L'ÉTUDE DE LA MORALE

ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement; jusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte :

Et quo quemq̃ie modo fugiatque feratque laborera*;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers branslos en nous : car il me semble que les premiers discours de-
quoy on luy doibt abruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui règlent ses mœurs et son sens-; qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous faict libres^ : elles* servent toutes voirement^, en quelque manière, à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en

quelque manière aussi; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement". Si nous sçavions restreindre les appartenances" de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage; et en celles mesmes

1 . « Et de quelle façon nous devons éviter ou supporter les chagrins. » (Virgile, *Enéide*, III, v. 459.)

2. Il est de plus en plus évident, d'après ce passage, que par « phi- I losophie » Montaigne entend seulement la morale. I

r». Montaigne remarque avec raison que les arts libéraux devraient l nous apprendre avant tout « à être libres ». l

4. Montaigne emploie le mot art au féminin ; libéraux, qui se trouve à la ligne précédente, est au féminin, cet adjectif n'ayant alors l'ancienne forme au pluriel. Voyez de même plus bas les naturels masculins.

T). Vraiment, « véritablement ».

ij. l'enseignement, expression qui ne se rencontre que chez Montaigne et qui veut dire « professionnelle ».

7. i, ces appartenances, ou les fonctions », tout ce qui appartient à une (chose, tout ce qui en dépend.

qui le sont, qu'il y a des études et des fonctions si inutiles que nous ferions mieux de laisser là ; et, suivant l'inspiration de Socrate-, borner le cours de nostre étude en celles où fault l'utilité :

Sapere aude.

Incipe : vivendi recfe qui prorogat horam, Ruslicus expectat
duin doflaat amnis; at ille Labilur, et labetur in omne volubilis
aevum^.

("est une grande simplesse" d'apprendre à nos enfants,

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis, Lotus et Hes-
peria quid Capricornus aqua^;

la science des astres et le mouvement de la huitiesme
sphère*, avant que les leurs propres :

TJ riÀEidosffTt y.i^oly

Anaximenes* écrivant à Pythagoras : « De quel sens puis je
m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la

1. Joli mot tombé en désuétude : « des enfoncements, des pro-
fondeurs ».

'2. Socrate recommandait en effet à ses disciples de laisser de
côté toutes les sciences spéculatives qui n'ont pas d'ulilité pra-
tique, et de se consacrer exclusivement aux études morales et
politiques.

5. « Ose être sage; commence : celui qui ajourne le moment de
vivre en honnête hommo ressemble au villageois qui attend, pour
passer, que le fleuve soit écoulé; mais le fleuve coule, et, roulant
toujours, coulera éternellement. » (Horace, Ep. II, i, 40.)

Simpleesse, « simplicité

5. o Quelle est l'influence des Poissons, du signe enflammé du Lion, du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale. » (Properce, IV, i, 89.)

o. On sait combien le moyen âge abusait des recherches d'astrologie.

7. « Que m'importent les Pléiades et les étoiles du Bouvier? » (Aiiacr  on, Odes, XVII, 10.)

AUTRES ÉTUDES

Apr  z qu'on luy aura appris ce qui sert    le faire plus sage et meilleur^, on l'entretiendra que c'est que logique, pbylique, géo-m  trie, rhétorique; et la science qu'il choisira, ayant desjà le jugement formé, il en viendra bieutost    bout. Sa leçon se fera tantost par devis*, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'auteur mesme, propre    cette fin de son institution; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee^; et si, de soy mesuie il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra joindre quelque homme de lettres qui    chaque besoin fournisse les munitions qu'il fauldra, pour les distribuer et dispenser    son nourrisson. Et que celte leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza", qui y peult faire

Ainsin, « ainsi », avec un n euphonique

2. Montaigne pousse trop loin le dédain des hautes études et des sciences désintéressées. Les préoccupations pratiques ne doivent pas nous faire méconnaître l'intérêt qui s'attache aux nobles recherches de la science pure.

3. Montaigne vient de montrer qu'avant tout il convient de former le jugement et les mœurs de l'enfant. Il va dire maintenant un mot des études proprement dites; mais il ne s'y attachera pas et reviendra presque tout de suite à ce qui le préoccupe plus que tout le reste, à l'éducation morale.

4. Montaigne tient beaucoup à l'enseignement oral, donné « par conversation ».

5. Tantôt il lui fera connaître le texte même du livre, tantôt il ne lui en donnera que la substance.

(i. Théodore de Gaza, notant l'absence d'élision, fondateur de l'univocalité

double? Ce sont là préceptes épineux et mal plaisants, et des mots vains et des charmes, où il n'y a point de prise, rien qui vous éveille l'esprit : en cette cy- l'âme trouve où mordre et où se paître. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et si sera plutôt meury.

L ETUDE DE LA PHILOSOPHIE EST ACCESSIBLE AUX ENFANTS

C'est grand cas que les clioses en soyent là en nostre siècle, que la philosophie^ soit, jusques aux'^ geuts d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes^ en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindi-e inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquée de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die" follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste'. Deme-

de Ferrare, mort en 1478; auteur d'une grammaire grecque fort lObscure et fort difficile pour des commençants.

1. Montaigne observe avec raison que les régies de la grann-naire sont choses alistraites, qu'elles ne nourrissent pas l'esprit, n'ayant rapport qu'à la forme du langage.

2. C'est-à-dire « en cette leçon », dans la méthode d'enseignement telle que l'a déjà délinie Montaigne.

5. Toujours, bien entendu, la philosophie morale et la science des devoirs.

A. Jusques aux, « même pour les gents d'entendement ».

5. Ergolismes, du mot latin ci-r/o, « donc », conjonction qui pré- (éde la conclusion de tout raisonnement; « crgotisme » veut dire par conséquent abus du raisonnement, abus des argumcnis en forme, tels que les pratiquait la scolastique.

(j. « Il s'en faut de]Jeu «lue je ne dise. »

7. Monlaigiie va lroi)loin. Ailleurs il parlera un tdUt autre langage et rcunnuitra que la vraie moiaie n'a i icn de si enjoué et de si l'o-

LA VRAIE PHILOSOPHIE

triiis le grammairien* rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou je me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous » ; à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respoudit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe ;ïo(À>.c> a double À-, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs /sîpov et ,3£ÀTtov, et des superlatifs /siptcTov et &eàt'.gtov^, qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science; mais, quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouir ceulx qui les traiclont, non les renfrogner et conti'isler. »

Deprendas animi tormenta latentis in tegro Corpore; depren-
das et gaudia; suniit utriiiiHque Inde habitum faciès*.

CAKACTKP.ES DE LA VRAIE PHILOSOPHIE

L'ame qui loge la philosophie doibl, par sa santé, rendre sain en-
cores le corps; elle doit faire luire

li"iie. n dira, par exemple, au livre II, cli. xi : o La vertu refuse la i'!;cilité pour compaifiie; la vertu deinamlo un chemin aspre et espirieux ». Il n'est pas possible de se contredire plus complètement. Mais Montaigne n'y regarde pas de si j)rès et, selon la fantaisie du moment, il parle tantôt en stoïcien, tantôt, comme ici, en épicurien complaisant et facile.

1. Itemctrius. auteur peu connu, dont Plutarque, qui sert constarimient de guide à Montaigne, parle dans son opusculc Dcx Oracles qui ont cessé, cli. v.

tl. Le futur du verbe grec pâ>,),w, « je lance », est [Ha/.;;), avec un seil),.

.". C'c.U-à-dirc ■(qui clicrclient d'où dérivent les comparatifs -/cîç,'j-i, pire, et pé/.T'.ov. mieux, et les superla'ifs yé;p;(TTov et pi/.T'.crTov ».

4. « On devine les tourments do l'âme renfermée dans un corps malade, aussi bien que la joie; la pliysioniimie rélléchit ces diverses impressions de l'âme, i (Juvénal, Satires, l.\, 18.)

jusqies au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port extérieur, et l'armer, par conséquent, d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre*; et d'une contenance contente et débonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance * constante; son estât est, comme des choses au dessus de la lune, toujours serein" : c'est Baroco et Baraliplon^, qui rendent leurs supposts^ ainsi croltez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment? elle faict estât de sereiner* les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire", non par quelques epi-cycles imaginaires*, mais par raisons naturelles et palpables; elle

a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole", plantée à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible; ceulx qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle

Vieilles idées de l'astronomie puérile de ce temps-là

4. Baroco et Daralipon sont deux modes du syllogisme. La vieille logique scolastique distinguait dix-neuf modes concluants; chacun était représenté par un mot, de formation factice, où les voyelles seules ont un sens : elles désignent le caractère affirmatif ou négatif, particulier ou universel, des propositions qui constituent le syllogisme : Baroco est un syllogisme où la majeure est affirmative universelle (A) et où les deux autres propositions (mineure et conclusion) sont négatives particulières (o).

à. Leurs supposés, c'est-à-dire les logiciens, les philosophes qui soutiennent les vieilles formes de la logique scolastique. Il n'est pas besoin de dire qu'on a rendu la philosophie rebelle par l'abus des mots techniques et d'une terminologie pédantesque.

G. Sereijer, dans le sens de « rendre serein, rasséréner ».

Inversion, pour apprendre à rire de la faim

8. Epicycles imaginaires : l'épicycle était un cercle, imaginé par l'astronome, et dont le centre parcourt la circonférence

d'un cercle plus grand. Montaigne fait allusion ici aux induences que les astrologues attribuaient aux astres.

y. C'est-à-dire la philosophie scolastique, la philosophie de l'école.

ÉDUCATION MOr.ALE. 65

plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soiibs soy toutes choses; mais si' peult on y arriver, qui- en sf-ait l'adresse, par dos roules ombrageuses, gazonuees et doux fleurantes^, plai-samment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultés célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triumpante, amoureuse, délicateuse pareillement et courageuse, ennemie professe* et irréconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite^, menaceuse, mineuse^ et la placer sur un rocher à l'escai't, emmy'^ des ronces : fantosme à eslonner les srents*.

IL FAUT FAir.E AIMKR LA VERTU

[_ Mon gouverneur, qui coguoist debvoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de revei'ence envers la vertu, luy sçaura dire que les poètes suyvent les humeurs communes", et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plus-tost la sueur aux

Ivrrniyy, « parmi », in vicio, « au milieu de

S. « Montaigne qui parie si bien de modération et qui met la sagesse dans le milieu, en sort ici, à sa manière : son talent d'écrivain triplie plus que tout en cette espèce d'hymne passionné (p'il entonne à sa fabuleuse sagesse. Je ne sais quelle verve d'expression l'emporte et quelle lueur de poésie le ravit et le ravage. » (Sainte-Uve, Port-Imjfd, t. II, p. 42").)

9. Les poètes qui chantent la vertu et qui la peignent sous des traits agréables, suivent l'opinion commune.

II.ONTAIGNE. "

06 L'INSTITUTION DES ENFANTS.

advenues* des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, lui présentant Bradamante ou Angélique-, pour maîtresse à jouir, et d'une beauté naïve, active, généreuse, non lioumasse, mais virile, au prix d'une beauté[^] molle, affectée, délicate, artificielle; l'une travestie en garçon, coiffée d'un nœud^{*} luisant; l'autre vêtue en garçon[^], coiffée d'un altifet[^] emperlé : il jugera même son amour même, s'il choisit tout diversement à cet efféminé pasteur de Phrygie".

Il lui fera cette nouvelle leçon : Que le prix et l'hauteur de la vraie vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si éloigné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. L'arrangement[^] c'est son util, non pas la force. Socrate, son premier mignon', quitte à escient"" sa force, pour glisser en la naïveté et au secours de son progrès. C'est la mère nourrice des plaisirs humains : en les rendant

justes, elle les rend seurs" et purs; les modérant, elle les tient eu haleine et en appétit; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous

1. Vénus symbolise les passions, Minerve la sagesse; et Montaigne ■ veut dire que la satisfaction des passions est plus pénible que la pratique de la vertu.

2. Héroïnes du poème de l'Arioste, Roland furieux. 7). « En comparaison d'une beauté. »

Paris, qui s'éprit d'Hélène

8. Le règlement, c'est-à-dire « la mesure, la modération ». Montaigne prétend que l'outil, l'instrument de la vertu, c'est la modération dans les plaisirs, non l'effort et la résistance. Tout ce passage est d'un épicurien qui ne croit pas nécessaire de lutler contre la passion, qui veut qu'on lui cède, avec di.scrétion, il est vrai; qui croit enfin que plaisir et vertu sont même chose.

EDUCATION MORALE

aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse; et nous laisse abondamment tous ceulx que veult nature, et jusques à la salieté, sinon jusques à la lasseté', maleruellement : si d'aventure^ nous ne voulons dire que le régime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité^, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault'% elle^ luy eschappe, ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre, toute sienne,

non plus flottante et roulante"] Elle sçait estre riche*', et puis-
sante, et sçavante, et cOucher en des matclatz musquez; elle
ayme la vie, elle ayme la beaulté, et la gloire, et la santé; mais son
office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là re-
gleement', et les sçavoir perdre constamment*; office bien plus
noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est debnaturé, tur-
bulent et difforme, et y peult on justement attacher ces escueils,
ces halliers, et ces monstres^

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme
mieulx ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un
sage propos, quand il l'entendra; qui, au sou du tabourin'" qui
arme la jeune ardeur de ses compaignons, se destourne à un
aultre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait, ne
treuve

a Du tambour », qui appelle les soldats aux ai'mes

plus plaisant et plus doulx revenir pouldrux et victorieux d'un
combat, que de la paulmeou du bal. avecques le prix de cet exer-
cice • je n'y treuve aultre remède, sinon qu'on le mette pastissier
dans quelque bonne ville', feust il fils d'un duc; suyvant le pré-
cepte de Platon : " Qu'il fault colloquer les enfants, non selon les
facultez de leur père, mais selon les facultez de leur ame^ »

IL FAIT APPRENDRE LA PHILOSOPHIE DE BONNE HEURE

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres âges. Pourquoi ne la lui communiquer Ion?

Udum et molle lutum est; nunc, nunc properandus, et acriter Fitigendus sine fine rota.

Où nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris quelque vilain mal, avant que d'estre arrivés à leur leçon d'Aristote « De la Tempérance ». Cicéron* disoit que, quand il vivoit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'étudier les poètes lyriques; et je trouve ces ergotistes plus triste-

1. Montaigne a corrigé ici son texte primitif, qui était : « Je n'y trouve autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrange, s'il est sans témoins. » Montaigne a jugé lui-même que la plaisanterie était un peu forte, et, au lieu de demander qu'on étrangle cet enfant indigne et efféminé, il se contente de souhaiter qu'on en fasse un pâtissier.

2. Pensée très démocratique, puisque Montaigne déclare qu'il faut tenir compte, non du titre nobiliaire et de la fortune des parents, mais des dispositions individuelles de chaque enfant.

3. « L'argile est molle et humide; allons, allons, hâtons-nous, et, sans perdre de temps, façonnons-la sur la roue. » (Perse, Satires, I, 25.)

■ I. Dans un passage cité par Sénèque (Lettre XLIX), d'après la lettre de Cicéron.

ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE

ment ciicores inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagogisme ^ que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces sublilitez espineuses de la dialectique, deqiioy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à point : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace-; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire^. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple* à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre; et avecques cette munition il l'envoya encores enfant subjuguier l'empire du monde à tout^ trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prinst, il n'ostoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, juvenesque senesque, Finem animo cerlum, mise-
risque vialica canis^.

1. Pédagogisme, « le cours des études », la scolarité, comme on dirait aujourd'hui.

Ayant en tout

o. « Tirez de là, jeunes gens et vieillards, une règle certaine pour

C'est ce que dict Epicuriis*, au commencement de sa lettre à Meniceus : « IN'y le plus jeune refuye à philosopher.' ny le plus vieil s'y lasse^ ». Qui faict aullrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'eu est plus saison.

ÎL FAUT EVITER L EXCES DANS LETL'DE

Pour tout cecy, je ne veulx pas qu'on emprisonne ce garçon^; je ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melaueho-lique d'un furieux maistre d'eschole; je ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la géhenne^ et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par jour^, comme un porte-faix ; ny ne Irouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné, d'une application trop iudiscrelte, à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile^, et les destourne de meilleures occupations". Et combien ay je veu, de mon temps, d'hommes abestis par teme-

votre âme, et des provisions de voyage pour l'âge triste des cieieux blancs. » (Perse, Satii-es, V, G4.)

1. Au témoignage de Diogène Laerce, Vies des Philosophes, livre X.

2. La philosophie est de tous les âges, comme Montaigne l'a déjà dit plusieurs fois.

3. Après cette longue digression sur la philosophie morale, Montaigne revient un instant à l'éducation. Il va disserter sur la discipline. Ici il semble disposé à condamner absolument l'internat. Mais au paragraphe suivant il reprendra encore sa dissertation sur la philosophie.

L'EXCÈS DANS L'ÉTUDE

l'avidité de science? Carneades* s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gasier ses mœurs généreuses par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse française a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue-. A la vérité, nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conceue ; et, hommes faits, on n'y veoid aucune excellence : j'ay ouy tenir à gents d'entendement, que ces collèges où on les envoyé, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsi^.

LA PHILOSOPHIE SE MELE A TOUT

Au nostre*, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre^, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : caria philosophie, qui, comme

formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilège de se mesler par tout, isocrates" l'orateur estant p-rié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut rai-son de respondre : « 11 n'est pas maintenant temps de ce que

A. Au liou de citer des hommes de son temps, ce qui l'aurait entraîné i)eut-être à des personnalités désagréables, Montaigne aime mieux rappeler l'exemple des philosophes anciens.

1) de suite, de durée

5. Montaigne a raison, en partie, dans ses attaques contre les études mal conduites de son temps. La vieille méthode scolastique a certainement pour effet d'étouffer l'imagination, les grâces naturelles de l'esprit. Il ne faut pas oublier pourtant que les enfants tiennent de leur âge des qualités particulières, que le progrès de la vie, sans parler de l'influence des études, tend nécessairement à faire disparaître.

A notre élève

b. « Le soir », en latin vespere, d'où « vêpres », office du soir.

G. Isocrate, célèbre orateur grec (436-338 av J.-C.).

je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire ^ » : car de présenter des harangues ou des disputes de rhétorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chère, ce seroit un mélange de trop mauvais accord; et autant en

pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, c'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusée ny aux festins ny aux jeux : et Platon l'ayant invitée à son « Convive^ », nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

jËque pauperibus prodest, locuplelibus îeque; Et neglecta, œque pueris seiibusque nocebit^.

Ainsi, sans doubte, il choumera* moins que les aultres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoyqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir^; les jeux mesmes et les exercices

1. Eu d'autres termes, une dissertation sur la rhétorique n'est pas à sa place dans un banquet. Il est difficile d'accorder à Montaigne qu'il en soit autrement d'un discours sur la pinlosopliie.

2 Le Convive, dans le sens de banquet. Le Banquet est le titre d'un dialogue célèbre de Platon.

- 5. « Elle est également utile aux riches et aux pauvres; négligée, elle lait tort également aux jeunes gens et aux vieillards. » (Horace, Épîlres, 1, I, 2ô.)

4. Il chounura, il se reposera moins que les autres, trouvant toujours une occasion d'exercer son jugement.

5. Joli passage sur le caractère d'un enseignement qui, n'ayant rien de didactique, s'insinue insensiblement dans l'esprit sans le fatiguer.

LA DISCIPLINE DES COLLÈGES

seront une bonne partie del'estude' ; la course, la liliicte-, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Je veulx que la bienséance extérieure, et l'entregent^, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand^ l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme : il n'en f'ault pas faire à deux; et, comme dict Platon 5, il ne fault pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire ^gualmente, comme une couple de chevaulx attelés à mesme timon; et, à rouyr'% semble il pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

CRITIQUE DE LA DISCIPLINE DES COLLEGES

Au demourant, cette institution se doit conduire, par une severe douleur, non comme il se iaict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente, à la vérité, que horreur et cruauté". Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estuurdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y

endurcissez pas : endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser : ostez luy toute mollesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout;

i. Montaigne rattache ici à la philosophie, qui est un exercice moral, les exercices du corps.

A entendre Platon

7 Tout ce passage est une critique très vive de la discipline des internats, trop sévère parlois au temps de Montaigne, comme aujoind'hui.

que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, iriais un garçon vert et vigoureux*. Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre aullres choses, celte police de la pluspart de nos collèges m'a tousjours despieu; on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant quelle le soit. Arrivez y sur le point de leur office-; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvres en leur cholere. Quelle manière pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armées de fouets" ! Inique et pernicieuse formel joint, ce que Quintilian^ en a très bien remarqué, que celte impérieuse auctorité tire des suites périlleuses, et nommeement à nostre façon de chastienient. Combien leurs classes seroient plus décemment jonchées de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! J'y ferois pour-

traire la Joye, l'Alaigresse, et Flora, et les Grâces', comme feiten-
son eschole

1. Locke, dans la première partie des Pensées sur l'Éducation, développe les mêmes idées sur la nécessité d'une éducation virile, qui endurecis-e le corps.

C'e^l-à-dire « au moment où les élèves travaillent

5. Rabelais s'exprime avec la même vivacité sur le même sujet. « Ne pensez pas, fait-il dire à son précepteur Ponocrate, que j'aye mis vostre fils au collèf,^e de pouillerie, qu'on nomme Montay:u • mieulx l'eusse voulu mettre entre les gueu.x de Saint-Innocent, pour l'énorme cruaulté et villenie que j'y ay cognu ; car trop mieulx sont traitez les forcez (forçalsî entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la maison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz audict col-lefre. Et si j'estois roy de Paris, le diable m'emporte si je ne met-loys le feu dedans, et feroys brusler et principal et ref,'enf, qui en-durent cette inhuinaineté devant leurs yeulx estre exercée. » [Gargantua, liv. I, cli. xxxvn.)

4. Quintilien, dans son traité sur Vlu.stilulion oratoire; Quinti-han est la loi-me latine, dérivée iiiiiinédiatement de Quintilinnus.

b. Montaitjne, dans son ai-deur à réa^'ir contre « la geaule de jeu-

le philosophe Speisippus'. Où est leur prouff. que là feusl' nussi leur esbat : on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en ses « Loix », de la gayeté et passetemps de la jeunesse de Sc cité; et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve : il s'estend à mille préceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique.

NECESSITE o AGUERBIK LE CORPS

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon*, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, et trembloit au soleil/ J'en ay veu fuyr la senteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'autres s'effrayer pour une souris; d'autres rendre la gorge à veoir de la cresse; d'autres à veoir bipasser un lièvre de plume; comme Germanicus* ne])Ouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque propriété oc-

ieuse captive », se laisse aller à imager, avec quelque exagération, les maisons d'éducation qui seraient de véritables lieux de délices, modernes ont profité des avis de Monlajje en construisant des écoles aérées, confortables, saines, sinon luxueuses, et en y mettant ;ois les yeux des élèves les représentations de l'art.

1. Speiisippe, philosophe grec, succéda à l'iaton dans la direction le l'Académie (mort en 5~)9 av. J.-C).

2. Sous-entendu : Je voudrois (que là feust aussi leur esbat).

3. n'a|)rés Sextus Kmpiricus, ilypotijposcs pijirhonicniics, I.
14.

4. (jcrmaiicus, célèbre général romain, qui lut adopté par l'em-)ereur Tibère.

culte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prondroit de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moy (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing), que, sauf la bière, mon appétit est accommodable indiffere-mment à toutes choses dequoy on se paist^

Le corps est encores souple ; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et couslunies-; et, pourveu ({u'on puisse tenir l'appelil et la volonté soubs boucle^, qu'on rende hardiement un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est' Son exercitation suive l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouvent pas lûual)le en Cal-listhenes^ d'avoir perdu la bonne grâce du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'aulant à luy. Il rira, il foUas-trera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu'en la desl)auclic inesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulle de force ny de science, mais à faulte de volonté : Multum interesl, utriun peccare

On se nourrit

2. Quoi qu'en dise Montaigne, il est des choses contraires à notre constitution et auxquelles le corps ne peut s'accoutumer. C'est le cas de rappeler l'histoire de Pierre le Grand. Pierre le Grand pensa un jour qu'il conviendrait que tous les marins prissent l'habitude de boire de l'eau salée. Aussitôt il promulgua un édit qui ordonnait que tous les aspirants marins ne boiraient désormais que de l'eau de mer. Les enfants moururent tous, et l'expérience en resta là.

C'est-à-dire « bouclé, enchaîné »

4. On ne saurait accepter sur ce point l'opinion de Montaigne, opinion qu'il va accentuer encore dans le passage suivant. Il n'est pas possible d'admettre, sous prétexte d'aguerrir le corps, que la débauche et l'ivrognerie soient choses à autoriser, et même, comme le veut notre philosophe épicurien, à encombrer chez les jeunes gens.

b. Callisthène (330-322 av. J.-C), philosophe grec, disciple et neveu d'Aristote.

oliquis nolit, an nesciat? Je pensois faire honneur à un seigneur aussi éloigné de ces desbordements qu'il en soit en France, de m'enquérir à lui, en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'étoit enivré pour la nécessité des affaires du roy, en Angleterre : il le prit de cette façon; et me répondit que c'étoit trois fois, lesquelles il récita. J'en sçay qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayants à pratiquer cette

nation^. J'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades^, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la sumpfuosité et pompe persienne, tantost l'austérité et frugalité lacedemonienne; autant reformé® à Sparte, comme voluptueux en lonie^.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res'.

Tel wouldt ois je former mon disciple.

... Quem dnplici panne pationtia velal, Mirabor, vitae via si conversa deccebit, Personarnque feret non inconcinnus ulramque*.

i. ff II y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faii'c le lunl. » (Sénèque, Lettres, etc., CX.)

Nous dirions aujourd'hui « il raconta » ou « il cita

5. Moilalai^Mic aime à rire, et il se divertit ici aux dépens des Allemands.

i. Alcibiade, né à AthiMies vers 450 av. J.-C, célèbre par la souplesse dH son caractère et la légèreté de ses mœurs.

5. liefoiiné, c'est-à-dire « ayant réformé ses mœurs et corrigé ses vices ».

6. I.'lonie. c'est-à-dire les parties de la Grèce, conlinciit ou îles, liabitées par les Grecs ioniens.

7. a Aristippe sut s'accommoder do tout état et de toute fortune. » (Horace, Epîtres, I, 17.)

.X. « J'admirerai l'honnne cpïi ne rougit pas d'être couvert d'un double haillon, qui se fait aux changements de la vie, et qui joue les deux rôles avec gr; \ ce. » (Lloïace, EJulie, I, 17.)

L EDUCATION TEND A L ACTION

s'oicy mes leçons : Celuy là y a mieulx proufité, qui les aiet', que qui les seait. Si vous le veoyez, vous l'oyez; si vous l'oyez, vous le veoyez. Ja à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon 2, que philosopher ce soit appreiïdre plusieurs choses, et traicter les arts! Hanc ampUssimani omnium artium hene vivendi disciplinam, vita viagis, fjïiam litteris, persecuti sunt'-l Léon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ny science; mais je suis pliilosophe^ » On reprochoità Diogenes comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m'en mesie, dict il, d'autant mieulx à propos ». Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : i(Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peintes; que ne choisissiez vous aussi les exercices naturelles, vrayes, et non escriptes*? »

11 ^ ne dira pas tant sa leçon, comme il ia fera ; il la répétera en ses actions : ou verra s'il y a de la prudence en ses entreprises ; s'il y a de la bonté, de la justice en ses

. 1 . « Qui les met en pratique. »

"À. Dans le dialogue intitulé Les Rivaux.

3. « Ils se sont initiés, pai' Icui* vie, philôt que par les lettres, à la plus précieuse de toutes les sciences, qui est celle de bien vivre. » (Cicéron, Tusculanes, IV, 5.)

4. « Ce n'est pas Iléraclide de Pont, mais Pytliagore qui fit cette réponse à Léon, prince des Phliasiens; mais c'est d'un livre d'ilérac idu, disciple de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, V, ô : Ut scribit audilor Platonis Ponticus Heraclides. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pjtliafjore. » (Note de l'édition de Coste.)

D'après Diogène Laërce, 1. VI

G. Il, c'est-à-dire « mon élève ».

KOUCATinX îmr.ALE. 79

depoi-tements *; s'il a du jugement el de la grâce en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie eil ses jeux, de la tempérance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie ^ de l'indifférence en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : Qui disciplinam suant non os^ tentationeni science, sed legeni vitœ putet; quique obtenijieret ispe sibi, et decretis pareal^. Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs jeunes genls, « Qnft c'esloit parce qu'ils les vouloyent accoustumer aux faicls, non pas aux paroles^' ». Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cetlui cy un de ces

latineurs^ de collègue, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil ; et ne veis jamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toulesfois la moitié de nostre aage s'en va ià : on nous lient quatre ou cinq ans à entendre les mots Et les coudre en clauses "; encores autant à en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties'; ^mitres cinq, pour le moins, à les sçavoir briefven\ent mes- 1er et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à <;euk qui en font profession expresse.

Latinistes

U. En clauses, c'est-à-dire « en paroles, on phrases ». Cinq années, <lit îlonlaignc, sont consacrées à leliide de la grammaire, cinq auU'es .1 la liiétorique, cinq autres à la logique.

7. Il s'agit des diverses parties d'un discours : l'exorde, l'exposition, la conlirmatiou, la péroration, etc.

L i:nLCAT1oN DOIT FORMER DES HOMMES, NOX DES SPECIALISTES

AlUint un jour à Orléans*, je trouvay dans celle plaine, au deçà de Clery, deux regenls* qui venoyent à Bonrdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'auUre : plus loing derrière eux je veoyois une Iroupe, el un maistre en lesle, qui estoit feu monsieur le comte de la Rocheloucault. Un de mes genls s'cnqiiil au premier de ces regenls, qui esloit ce gentilhomme, qui venoil aprez luy. luy, qui n'avoil pas veu ce train qui le suyvoil, et qui pensoit qu'on luy parlasl de son compaignon, respondit plaisamment : « Il n'est

pas gentilhomme, c'est un grammairien; et je suis logicien ». Or, nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme[^], laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais quit; nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suivront que trop; il les traînera, si elles ne veulent suivre. J'en oy[^] (lui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une baye [^]. Sçavez vous, à mon

1. Sans l'orme d'anecdote, Montaigne exprime ici cette idée que l'éducation doit tendre à développer toutes les facultés, et non à l'aire des spécialistes.

i. Ilajent, « professeur ».

7). Gontiiiiioniine, dit Montaigne; le dix-septième siècle dira lionnêto liomine, lousseaii plus simplement l'homme. Mais, au f'oml, l'idée est la même : il s'agit de substituer à la culture spéciale l'éducation générale,

LA RHÉTORIQUE

advis, que c'est que cela? ce sont des ombrag[^]es* qui leur viennent de quelques conceptions iul'ornies, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par conséquent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encores eulx niesmes : et veoyez les un peu bégayer sur le poincl de 1 enlanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et

qu'ils ne fout que leicher cette matière imparfaicte. De ma part, je tiens, et Soerates l'ordonne, que qui a dans l'espi'it une vii've imagination et claire, il la produira, soit en bergamasipie-, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque praîvisam rem non invita sequentur^.

INSCFFISANCE DES REGLES DE I.A RILETONiQLE

Kt comme disoit celuy là, aussi poétiquement en sa prose, fjinnn res animinn occupavere, verba anibiunt'^; et cet aullie, ipsœ res verba rapiunt'^. 11 ne sait pas ablatif, conjunctil, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquais •'j ou une iia-rangiere du Petit pont ; et si ", vous

Ln italien de lJert;ame

5. Horace, Art poétique, V, 31 1. Boileau a traduit cette pensée dans ces deux vers bien connus :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mois pour le dire arrivent aisément.

[Art poétique, liv. I, v. 153.)

4. « Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule. » (^'Cnéque, Controverses, III.)

5. a Les choses entraînent les paroles. » (Cicéron, De Finibus, III, 5.)

6. Ici le verbe faire est synonyme de « savoir ». Le sens est : a Mon laijuais, ou une haranijiii-re du l'etit pont ne le sait pas non

plus ».

Et si, « et cependant

UUNTAIUNE. (>

entrelieudront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux règles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. 11 ne sçait pas la rhétorique, ny, pour avant jeu, capter la bonevolence du candide lecteur* ; ny ne luy cliault^ de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface ayseement par le lustre d'une vérité simple et naïfve : ces gentilleses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme : comme Aper montre bien clairement chez Tacitus^. Les ambassadeurs de Samos estoienl venus à Cleomenes, roy de Sparte, piparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre conire le tyran Polycrates; aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par conséquent du milieu; et quant à vostre conclusion, je n'en veulx rien faire ». Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus! Et quoy cet aultre? Les Athéniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affettéS se presenta avecques un beau discours prémédité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple à sa faveur; mais laullre en trois mots : « Seigneurs Athéniens, ce que cettuy a dict, je le feray^ ». Au fort de l'éloquence de Cicero, plusieurs en entroient

en admiration; mais Caton, n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un phiisaiit

1 C'est une règle de rictorique que l'exorde d'un discours doit cire insinuant et disposé de manière à cnptc'r la bienveillance de: auditeurs.

LA POESIE

consul*. » Aille devant ou aprez^ uno. utile sentence, un beau traict, est toujours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy.

I)E LA POIÎSIE

Je ne suis pas de ceuk qui pensent la bonne rhytluae faire le bon poëine " : laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veult; pour cela, non force* : si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien faict leur oflice, voylà un bon poëte, diray je, mais un mauvais versificateur :

Emiinclœ naris, duras componere versus*.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses couslures et mesures,

Teiipora cerla rnodosque, et, quod prius ordine verbum est, Posterius facias, proëponens ultiraa primis.... Invenias etiam disjecti membra poelae^ :

il ne se démentira point pour cela; les pièces mesmes

ft'après Plulnrqie encore, Vie de Caloii

2. Montiiigiic est trop complaisant, et cela ne doit pas étonner de la part d'un écrivain aussi désordonné, pour le manque de composilidu et d'ordre dans la suile des pensées.

7>. Monlaif,Mie témoigne ici, à propos des règles de la poétique, le même dédain qu'il vient de manifester pour les règles de la rhétorique. H se soucie peu des fautes de quantité. Ce qu'il demande à la [loésie, ce n'est pas la l'icliesse des rimes, c'est l'invention et la beauté des vers. 11 y a évidenunent exagération dans la pensée de Montaigne. La versification ne fait pas la poésie, mais il n'en est pas moins cependant indispensable <pie le poète connaisse les règles de la versification et sache s'y astreindre.

Force, dans le sens de a nécessité

5. « Il a de l'esprit, mais ses vers sont négligés. » (Horace, Satires, I, IV, 8.)

6. « Uie/.-en le rythme et la mesure, changez l'ordre des mot;,

84 L'INSTITUTIOIS DES ENFAMS.

en seront belles. C'est ce que responditMenanderS comme on le tansast, approchant le jour auquel il avoit promis une comédie, de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composée et preste; il ne reste qu'à yadjouster les vers » : ayant les choses et la matière disposée en l'ame, il meltoit en peu de compte le demeurante Depuis que Ronsard^ et du Bellay^ ont -donné crédit à nostre poésie françoise, je ne veois si petit apprenti qui n'enfle

des mots, qui ne renga les cadences à peu prez comme eux : Plus sonat, quam valet". Pour le vulgaire, il ne t'eut jamais tant de poètes ; mais, comme il leur a esté Jien aysé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les délicates inventions de l'autre".

CRITIQUE DES RKGLES DE LA LOGIQUE

Voire mais, que fera iP, si on le presse de la subtilité sopliistique de quelque syllogisme?» Le jambon faicl boire; le boire désaltère : parquoy le jambon désaltère*. » Qu'il

vous retrouverez encoi'e le poète dans ses membres dispersés.
» (Horace, Satires, I, iv, 58.)

1. D'après l'iiilarque : Si les Allié aie ns ont été plus excellents dans les armes que dans les lettres, cli. iv. Ménaiidre, poète coini<iiie grec.

2. Le denwurant, « le reste ». c'est-à-dire « la forme, la versicalioii ».

5. Ronsard, le ciief de là Pléiade, qui tenta de renouveler la poé.-ie Irancaise par l'imilalioii des anciens (1004-1585).

4. Joacliin du JJellay, poète du seizième siècle (1524-1500), surnommé VUvide français, à cause do la l'acilité de ses vers.

5. « 11 y a dans ce qu'il dit plus de bruit que de sens. ». (Sénèque, Lettres, etc., XL.)

G. L'un est Honsard, l'autre, du Iteilay.

L\ LOGIQUE

s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Arislippus* celle plaisante contrefinesse : « Pourquoi le deslieray je, puisque tout lié il m'empesche*? » Quelqu'un proposoit contre Cleanllies des finesses dialectiques; à qui Clirysippus dict : a Joue toy de cesbatelages' avecques les enl'auts ; et ne destourue à cela les pensées sérieuses d'un homme d'aage^ ». Si ces sottes arguties, contorla et aculeata sophisnuila', luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. 11 en est de si sots, qu'ils se deslournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; aut qui non verba rébus aplani, sed res extrinsecus arces- Mml, quibus verba convenianl^ ; et l'autre. qui, aUcujus verbi décore placenlis, vocenlur ad id, quod non proposuerant scribere"^ . -le tors bien plus volontiers une bonne sentence*, pour la coudre sur moy, que je ne destors mon fd, pour l'aller quérir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le François n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent *, et Qu'elles remplissent de façon

1. Aristippe de Cyrène, élève et plus tard contradicteur de Sociale.

Les sophismes embrouillés et épineux

6. « Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher hors du sujet des choses au-xquelle*; les mots conviennent. » (Quinilien, VII, 3.)

7. « Qui, séduits jiar l'éclat d'un mot qui les charme, font entraînés vers un sujet qu'ils ne s'étaient point proposé de traiter. o (Séné(|ue, Leilres, elc.LIX.)

8. C'est-à-dire : « .le lords plutôt, je condense une pensée, pour la retenir, que je ne délords, que je n'allonge le fil de mon discours pour courir après un trait d'esprit ».

9 c Aient le dessus, l'eujportent sur les autres, s

l'imagination de celui qui écoute, au'il n'aye aucune souvenance des mots.

UEFLEXIONS SLR LE STYLE

Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque* :

Hpec denium sapiet dictio, quuse feriet-;

plustost difficile qu'ennuyeux; esloigné d'affectation; desréglé, descousu et hardy; chasque loppin^ y face son corps; non pedantesque, non fratesque'% non plaideresque», mais plustost soldatesque, comme Suétone^ appelle celui de Julius Csesar; et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre jeunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangers, et nonchalante de l'art; mais je la treuve encores mieulx employée en la forme de parler.

1. Montaigne caractérise ici, par des expressions très heureuses, (quelques-unes des propres qualités de son style. On ne peut pourtant pas lui accorder qu'il ait « un parler court et serré ».

2 « Que l'expression frappe, elle plaira. »

Loppin, « morceau

4 Fiatesque, « de frère, de moine », éloquence monacale.

5. Plaideresque, « de plaideur, d'avocat », éloquence du barreau.

6. Suétone, Vie de Césaire; G. 55. a Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires où on lisait : Elo(/urnlia militari; r/un reaiU ivquavil .. ; au lieu que dans le texte restitué il faut lire : Eloquentia militaiique re, aul a-qiiavit. » (Note de Coste.) Ce qui causait de l'omission de Larras à Montaigne disparaît donc avec le texte incorrect qu'il avait tous les yeux

LE STYLE

f.iuie affectation, nommeement en la gayeté et liberté IVançoise, est mesadvenaute ' au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé au port d'un courtisan : pourquoy nous faisons bien de gauchirun peu sur le naïf et niesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent^ : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. Quse veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex^. Quis accurate loquiiur, nisi qui vidt putide locui^? L'éloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy^ Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition scholaslique et puérile Peusse je ne me servir que de ceulx qui servent aux haies à Paris! Aristophanes le grammairien" n'y eutendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la tin de son art oratoire, qui estoit perspicuité* de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs,

Gauchir sur, « dévier vers, incliner à

5. Montaigne a raison de critiquer les liaisons trop apparentes qui sont, dans le style, comme les coutures dans une étoile. Mais il est permis de penser que dans la pratique il en prend lui-même trop à son aise avec l'art des liaisons et des transitions.

4. « La vérité doit parler un langage simple et sans art. » (Sénèque. Lettres, etc., XL.)

5. « Il n'y a que ceux qui veulent causer de l'ennui à leurs auditeurs qui mettent de la redierclio dans leurs discours. » (Sénèque, Lettres, etc., LXXV.)

6. De même Pascal a dit : a La véritable éloquence se moque d-ê l'éloquence » ; l'éloquence nous « destourne à soy » quand elle ne fait songer qu'à elle et non aux choses.

7 Ij'apiés Diogèie Laërce, liv. X.

8 Perispicuilé, « clarté du langage ».

pour avoir trouvé ime pareille rohhe, pensent très faul3ment tenir lui pai'eil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent. La plupart de ceulx qui me hantent parlent de niesme les Essais^; mais je ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Athéniens, dict Platon % ont pour leur part le soing de l'abondance et élégance du parler; les Lacedemoniens. de la brietveté; et ceulx de Crète, de la fécondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon" disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit «t/o/ô/cu;, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons; les aultres loyo-fO.ovz, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire; mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit* de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premièrement bien sçavoir ma langue^, et celle de mes voisins où j'ay le plus ordinaire commerce.

COMJIEH ÎIO.NTAIGNE APPRIT LE LATIN

C'est un bel et grand adgencement", sans doubte, que le grec et latin; mais on l'acheté trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy mesme : s'en servira

t. De mesme les Essais : « on parle autour de moi le langage simple, familier, qui est celui des Essais ».

Dcsplit, « dépité, fâché

5. Heiiliarque iriiporlanle, qui prouve que Montaigne place avant fout l'étude de la langue inaterueile,

(5. Aelgencement, dans le sens de « ornement, acquisition de l'esprit ».

L'ETIDE DU LATI.X. 89

qui vouldra. Feu mon père', ayant faict toutes les recherches (ju'liomrae poult faire, parniy les gents sçavanfs et dententlement, dune forme dinstitution exquise-, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usnge; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien^, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expédient que mon père y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et très bien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui <'stuit bien

chèrement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aullre langue que latine*.

1. Voyez ce que Montaigne dit ailleurs de son père (Essais, liv I, di. XXXIV, liv. II, ch. II et xii, etc.).

qui ne coûtaient rien aux Grecs et aux Romains

4. On voit quelle est la méthode que préconise ici Montaigne : c'est celle qui consiste à apprendre les langues, même les langues anciennes, par l'usage et par la pratique. Ce qui peut retrancher quelque chose à l'admiration que Montaigne réclame pour les résultats de cette méthode, c'est l'aveu qu'il nous fait lui-même d'avoir appris au collège le latin qu'il savait si bien au logis. Était-ce la faute de ses nouveaux maîtres? Montaigne le laisse entendre. C'était surtout la faute du système. A dix ans, Montaigne savait le latin par routine, non par principes : il en possédait l'usage, mais il en ignorait les règles. Dans ces conditions il ne faut pas s'étonner qu'il ait pu si vite le désapprendre au collège. L'esprit d'utopie s'est emparé de la méthode décrite ici par Montaigne. C'est ainsi que La Condamine, en 1750, [proposait, pour abrégé les lenteurs des études latines, de « fonder une ville où l'on recevrait tous les enfants d'Europe, et où l'on ne parlerait que latin ». Dans un plan un peu moins chimérique, l'abbé Jallin a publié, en 1818. un volume

Quant au reste de sa maison, c'estoit une règle inviolable que oy luy mesme, ny ma mère, ny valet, ny chambrière, neparloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chascun y fait : mon père et ma mère y apprendrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizassies tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avoy plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque*; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ni altéré. Si par essay on me vouloit donner un thème, à la mode des collèges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy^, qui a escript *De Comitibus Romanorum*""; Guillaume Guerente^, qui a commenté Aristote;. George Buchanan% ce grand poëte escossois; Marc An-

intitulé *Education de Montaigne*, où il demande que l'on fonde un certain nombre de collèges où les maîtres ne parleraient que latin.

\ Arabesque, la « lanjue arabe ».

'2. Nicolas (Jroucli, helléniste et philosophe du seizième siècle, enseif,nia à Bordeaux, à Paris, en l'orlnj^al (1520-1572).

Sur les comices des Romains, puljlié à Paris en

4. (juillaunie GuercMile, auteur peu connu, dont nous ne savons que ce qu'en a dit Montaifiie.

5. yuchanan (né on Ecosse en 150(), mort en 1582), jjrofossa à' Paris et à Bordeaux, où il conimt Montaigne; il fut chargé de, l'éducation du his du maréchal de liissac ; plus tard il devint précepteur du futur roi d'Anylelerre, Jac(iuus 1".

ÉDUCATION DE MONTAIGNE

toine Muret*, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enlance si prest et si à main, qu'ils craigaoient à m'accoster- Buchanan, que je veis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac^, me dict qu'il estoit aprez à oscrire de l'inslilution des enfants, et qu'il preuoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge* ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

EDUCATION PERSONNELLE DE MONTAIGNE

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence[^], mon père desseigna® me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions" nos déclinaisons, à la manière de ceulx qui, par certains jeux de tablier*, apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car, entre

1. Muret (1526-1585), le plus célèbre des latinistes dont parle ici Montaigne, professa à Poitiers, à Paris C'est de lui que Scanner disait . <r Après Cicérou. il n'y a personne qui parle mieux le latin que Muret ».

2. A m' accoster, c'est-à-dire € à se mesurer avec moi », pour la conversation en latin.

ô. Maréchal de France (1505-1505), un des meilleurs généraux du seizième siècle

Conçut le dessein

7. l'eloter, au propre : « jouer à la paume sans faire une partie ré[^]lée », par suite, au (if,'nré : « étudier par jeu ».

s. Tablier, la table scrvjninl à tous los jeux qui se jouent avec des [lièces mobiles sur une surface plane, par exemple le li'iclrac, les échecs.

aultres choses, il avoit esté conseillé' de me faire goïisler la science et le deh'oir par une volonté non forcée, et de mon propre

désir; i^t d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contraincte' : je dis jusques à telle superstition^, que, parce qu'aucuns tiennent^ que cela trouble la cervelle tendre des eiiHmts de les esveiller le malin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument^; et ne feus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon peré; auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aucuns fructs respondants à une si exquise" culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ stérile et incommode; car, quoyque j'eusse la santé ferme et entière, et quand et quand" un naturel doux et traictable, j'estoy, parmy cela, sipoisaul, moletendormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas* pour me faire jouer. Ce que je veoyois, je le veoyois bien ; et, soubz cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoii; l'appréhension^, tardifve; l'invention, lasclie; et, aprez tout, un incroyable default de mémoire. De tout

t. « Mon père avait reçu le conseil do.... »

2. Montaigne, quand il recommandait la douceur dans la discipline, s'inspirait des souvenirs de son éducation personnelle, et des attentions pleines d» tendresse que son père avait eues pour lui.

t"^». Superstition, dans le sens de « scrupule excessif" ».

ÉDUCATION DE MONTAIGNE

cela, il n'est pas merveille s'il ne sçeut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux désir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extrême peur de faillir en cliose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à ro|)iniou commune, qui suyt tousjours ceulx qui vont devant, comme les grues-, et se renga à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premières institutions', qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au collège de Guienne^, très [lorissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adjoûter au soing qu'il eut, et à me choisir des précepteurs de chambre^ suffisants, et é toutes les aultres circonstances de ma nourriture^ en la- (|uelle il réserva plusieurs façons particulières, contra u^ ■ age des collèges; mais tant y a que c'estoit toujours collège. Mon latin s'abaslardif incontinent, duquel depuis, par desaccoustumance*, j'ay perdu tout usage : et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire enjamber d'arrivée "aux premières classes: car, à treize ans que je sortis du collège, j'avois achevé

c'est-à-dire « mon père

2. Comme les grues, les canards et autres volatiles, qui marchent la queue Icu leu.

5. Insiiludons, « procédés d'enseignement ». Il est intéressant de iot(!r ((uc le père de Montaigne avait rapporté d'Italie, du pays

de iiclorin de Felire, ses idées de réforme pédagogique. En pédagogie, omine dans les arts, l'ilalie fut le point de départ de la lleiiaisanco. Le péi'c de Montaigne avait pris part aux guerres d'Italie. •4. Le collège de tiuicenne, à Honlcaux, un des établissements enseignement secondaii'e les plus florissants du seizième siècle 5. C'est-à-dire « répétiteurs », qui font repasser les leçons du laitre.

(j. Nuiirrilure, « éducation ».

PREMIERES LECTURES DE MONTAIGNE

Le premier goust que j'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la « Métamorphose » d'Ovide* : car, environ l'aage de sept ou huict ans, je me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire ; d'autant que cette langue^ estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que je cogneusse, et le plus accommodé à la Ibiblesse de mon aage, à cause de la matière : car des Lancelots du Lac^, des Amadis^, des Huons de Bordeaux^, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foyes encoresle corps®; tant exacte esloit ma discipline" ! Je m'en rendoy plus nonchalant^ à Tes-tude de mes aultres leçons prescriptes. Là, il me veint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur ^ qui sceut dextrement conniver à "" cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là j'enfilay tout d'un train Virgile eu

1. On dit aujourd'hui les Métamorphoses d'Ovide. Les enfants prennent généralement grand plaisir aux aimables lictions du

poète latin.

Cette langue, « la langue latine

5. Lancelot du Lac, roman de chevalerie, de Christian de Troyes (treizième siècle).

4. Amadis de Gaule, roman espagnol, traduit au seizième siècle par Nicolas de Llerberay, et qui eut beaucoup de vogue.

5. Uuon est le titre d'une chanson de geste du treizième siècle.
o. Lecorpn, « le corps du livre, le contenu ».

A un]récepteur intelligent

40. « Se rendre habilement comiilice de » ; conniver, mot à mot : a lerner les yeux ».

L'ICÉMIERES LECTURES DE MONTAIGNE. 95

i'A^neide, et puis Tereuce, et puis Plaute, et des corneilles italiennes, leurré^ tousjours par la doilceur du subjecl. S'il eust esté si fol- de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collège que la haine des livres, comme faiet quasi toute nostre noblesse. 11 s'y gouverna ingénieusement, faisant semblant de n'en veoir rien; il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander^ ces livres, et me tenant doucement en office^ pour les aultres estudes de la regle^:car les principales parties que mon père cherchoità ceulx à qui il doimoit ccharge de moy, c'estoit

la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi u'avoit la mienne" aultre» vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas qu« je feisse mal, mais que je ne feisse rien : nul ne proguostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile ; ou y prevoyoit de la fainéantise, non pas de la malice". Je sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes, qui me cornent aux aureilles sont telles : « 11 est oysif, froid aux offices d'amitié et de parenté ; et, aux milices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. » Les plus injurieux mesme ne disent pas : a Pourquoi a il prins? Pourquoi n'a il payé? » Mais : « Pourquoi ne quitte il? Pourquoi ne donne il*? » Je recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effets de supererogalion^; mais ils sont injustes d'exiger ce que je ne

En office, « dans mon devoir

5. De la rajle, cest-à-dire « imposées par le règlement » (i. Sous- en tendu complc.ion.

7. Montaigne aime décidément beaucoup à parler de lui. Mais son moi est aimable et n'a rien de commu avec le moi haïssable dont J)ailc l'ascal.

X. « l'(inr(iuoi uccède-t-il rien '.' » Quitter, « aliandonner de son droit ».

'(. l'.ffvtx de xitjirrerogation, c't'sl-à-dire des sei'iices aux- piels on n'est pas striclemenl tenu, qui dépassent les limites du devoir

m Lirssrnuiio?» des enfams.

doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigeit d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification' de l'action, et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en considération de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne, et de inoy, que je suis plus mien. Toutesfois, si j'estois grand enlumineur^ de mes actions, à l'aventure rembarrerois je bien ces reproches", et à quelques-uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que je ne face pas assez, que de quoy je puisse faire assez plus que je ne foyse*.

Mon ame ne laissoit pourtant, en mesme temps, d'avoir, à part soy, des remuements ^ fermes, et des jugements seurs et ouverts autour® des objets qu'elle cognoissoit; elles digeroit seule, sans aulcuue communication"; et, entre aullres choses, je crois, à la vérité, qu'elle eust esté du tout* incapable de se rendre à la force et violence. Mettray je en compte cette faculté de mon enfance? une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rooles que j'entreprendois : car avant laage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus^,

Enlumineur, « qui enluniinC; qui met en luniùre

'/. Ce passage, qui ne se U'uuve pas dans les éditions antérieures à 159."), est une réponse aux reiiroclics qu'on adressait à Montaigne relativement à sa vie publiijue et à sa conduite, peu coura-

geuse pendant qu'il était inaire de lJordeau.\. On sait qu'il selait enlui devant la peste.

4. C'est-à-dire qu'a ils sont jaloux de ce que je pourrais taire plus encore que je ne lais »

5. Des c mouvements », des « émotions ». tj. Autour, « sur, louchant »•

Du tvut, « absolument

9. « A peine avais-je atteint ma douzième année. » (Virgile, Étflogues, VIII, 51).)

PREMIÈRES LECTURES i)E 5IoNTA1GNE. 97

j'ay soustenu les premiers personnages ^ ez tragédies latines deBuchanan, de Guerenle et de Muret*, qui se représentèrent en nostre collège de Guienne avecques dignité : en cela Andréas Goveanus^, nostre principal, comme en toutes auKres parties de sa charge, feut sans compa-. raison le plus grand principal de France; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue* point aux jeunes enfants de maison; et ay veu nos })riiices s'y addonner depuis en personne, à l'exemple daulcuns anciens, hoonestement et louablemeut ; il cstoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, et en Grèce : Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genits, et fortuna honesta eranl; nec ai s, quia niliil taie opud Græcos puduri est, ea deformabat': car j'ay tousjours accusé d'impertinence® ceulx qui condamnent ces esbattements, et d'injustice ceulx qui refusent l'entrée de DOS bonnes villes aux comédiens qui le valent", et envient au

peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices 8 prennent soing d'assembler les citoyens^ et les

Les premiers rôles

2. La mode était alors aux représentations scolaires des pièces (le lliéâtre, et elle s'est maintenue aux siècles suivants, surtout dans les collèges des jésuites.

5. André de Gouvea, Portugais, principal du collège Sainte-Barbe à Paris, puis du collège de Guyenne à Bordeaux, en 1534; il quitta la France en 1517, pour fonder un collège à Coïmbre, et y mourut l'année suivante.

Mes/ouer, o mal louer, blâmer

b. « Il (Andranodore) découvre son projet à l'acteur tragique Ariston, qui était un honnnc d'un(; naissance et d'une lortune lionorabUis, et à qui son art, qui n'a rien de honteux chez les Grecs, ne faisait aucun déshonneur. » (Tile-Live, XXIV, 24.)

(i. Impertinence, a inconsé(|uence ».

7 Qui le valent, « qui méritent d'y être admis ».

5. Polices, dans le sens de « règlements politiques p,de a gouvernement ».

9. 11 est intéressant de constater chez un écrivain du seizième siècle ce goilt prononcé pour les réunions publii|ues, pour les spectacles.

MO.NTAIGNB 7

lallier, coninie aux offices sérieux de la dévotion, aussi ;iux exercices et jeux; la société et amitié s'en augmente; et puis on ne leur sçauroit concéder des passetemps plus réglez que ceux qui se fout en présence d'un chascun, et à la veue mesme du magistrat; et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destine/ et disposez pour ces spectacles ; quelque divertissement de pires actions et occultes*.

Pour revenir à mon propos ^, il n'y a tel que d'alleichcr l'appétit et l'affection^ : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne, à coups de fouet, en garde leur pochette pleine de science; laquelle*, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

î. Voltaire a cité ce passage de Montaigne comme un argument en faveur du tliéâtre, dans la préface de sa pièce l'Écossaise.

2. Il est fâcheux que Montaigne ne songe à «revenir à son propos » que cinq lignes avant la lin du chapitre.

ô. Uappclit pour le savoir, l'affection pour le maître.

Laquelle, c'est-à-dire « laquelle science

DE DIVERS CHAPITRES DE MONTAIGNE

l'éducation chez les perses, d'après XÉNOPHON et PLATON *.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennent la vertu à leurs enfants, comme les autres nations font les lettres[^]. Platon dit que le fils aîné, en leur succession royale, estoit ainsi nourri : après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceux cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et après sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion ; le second, à estre toujours véritable ; le tiers, à se rendre maître des cupiditez ; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de très grande considération, que, en

Liv. I, ch. XXIV, Du Pédantisme

2. Voyez Xénophon, Cyropédie, liv. I, cli. ii. La Cyropédie, ou Éducation de Cyrus, est un plan d'éducation militaire.

cette excellente police de Lycurgue, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soignée pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste même des Muses[^] il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si

cette généreuse jeunesse^ desdaignant tout aullre joug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice • exemple que Platon a suivy en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloît raisonner leur dire; et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprennoient le droict. Astyages, en Xénophon\ demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : « C'est, dict il, qu'en nosre eschole un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre précepteur m'ayaut faict juge de ce différend, je jugeay qu'il falloît laisser les choses en cet estât, et que l'un et l'autre sembloit estre mieuk accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal faict; car je m'estois arresté à considérer la bienséance, et il falloît premièrement avoir pourveu à la justice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartouoit » ; et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de tvttw^ Mou regcnt me feroit une l)elle harangue in génère dentonstrativo, avant qu'il me persuadas! que son eschole vault cette là. Ils' ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne

Dans la Cyropéilic de Xénoplion

'2, « Je rrrnppe. »

o. C'est-à-dire o les pédagogues de l'utilité r.

Ils veulent que nous enseignions la prudence, la proude homme et la résolution, ils ont voulu d'arriver mettre leurs enfants au propre des effets, et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essai de l'action, en les formant et mouvant vivement, non seulement de préceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres, à fin que ce ne l'eust pas une science en leur âme, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquiescement, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agésilas ce qu'il seroit d'avis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doivent faire estants hommes », répondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effets si admirables.

L'ÉPIQUE?) A ATHÈNES ET A SPARTE *.

On alloit, dit-on, aux autres villes de Grèce chercher des rhétoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacédémone, des législateurs, des magistrats, et empereurs d'armée : à Athènes, on apprenoit à bien dire ; et icy, à bien faire : là, à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy, à se desmesler des appas de la volupté et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceux là s'embesoignoient après les paroles ; ceux cy, après les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue; icy, une continuelle excercitation de l'âme. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils répondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pais!

Liv. I, cil. XXIV, Du Pédanlisme

Quand Agesilais convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhétorique ou dialectique ; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr et de commander ».

IDÉE d'usé ÉDUCATION PUBLIQUE DIRIGÉE PAR L'ÉTAT*.

... Ce nous est grande simplesse d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs pères. La plupart de nos polices laissent à chascun la conduite de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie; et quasi les seules Lacedemonienne et Cretense ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estât tout despend de cette éducation et nourriture? et cependant, sans aulcune discrétion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et méchants qu'ils soient. Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de diesser une farce pour venger des garsonnets que je veoyoïs escorcher, assommer et meurtrir â quelque père ou mère furieux et forcenez de cholere ! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,... à tout une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voyla estropiez, estourdis de coups; et nostre justice qui n'en fait compte, comme si ces esboistements et eslochements^ n'étoient pas des membres de nostre chose publicque.

i. I.iv. II, ch. XXXI, De la Cholère.

2. Exlocintienta, mot qui ne se trouve que chez Montaigne, synonyme de « dislocation ».

IL FAIT AVANT TOUT EXERCER LE JUGEMENT

...A la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est paa merveille, si ny les escholiers, ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, pe\i de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « o le sçavant homme ! » et d'un aultre : « o le bon homme ! » il ne fauklra pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « o les lourdes testes ! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin? Escrit il en vers ou en prose? » Mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquérir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le laster, pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pédantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorgier seulement et meltie au vent....

.... Mais, qui pis est, leurs escholiers- et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en enirelenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et

Liv. I, ch. XXIV, Du Pédaitisine

2. Leurs eschoUcm, c'est-ù-diie les élèves des mauvais maitres dont parle Moilaitjuc.

ernploite* qu'à compter et jecter.... Nous sçavons dire . « Cice-ro dict ainsi ; Voylà les mœurs de Platon : Ce sont les mots mesmes d'Aristole » ; mais nous, que disons nous nous mesmes? que jugeons nous? autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain, qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, à fin que, quand il escheeoit^ entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aulture, ils suppléassent en sa place, et feussent tout prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homère, chascun selon son gib-bier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance'-loge en leurs suniptueuses librairies. J'en cognois à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer....

IL FAIT s'aSSIMILEP. CE QU'ON ÉTCDIE *.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aul-. truy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celui qui, ayant besoing de feu, on iroit quérir chez son voysin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et for-

Liv. I, cil. XXIV, Du l'édanliniu

tifie?... Nous nous laissons sifortaller sur les bras d'aultruy, que nous anéantissons nos forces. Me veulx je armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca*. Veulx je tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? je l'emprunte de Cicero. Je l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point ceste suffisance relative et mendiée; quand bien nous pourrions estre sçavanls du sçavoir d'aultruy, au moins sages nous ne pouvons estre que de nostre propre sagesse.... Dionysius se mocquoit des grammairiens, qui ont soing de s'enquérir des mauulx d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs? mœurs; des orateurs qui estudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à jouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigne. Veoyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez' davantage, c'est que son latin et sou grec l'ont rendu plus sot et plus presumptueux qu'il n'esloit party de la maison. II en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enllee, en lieu de la grossir.

Liv. I, cil. XXIV

cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style; et encores que ces deux pièces soyent nécessaires, et qu'il" faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est ce qu'à la vérité celle du sçavoir est

moins prisable que celle du jugement; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aullre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que, pour le bien de notre justice, ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science! No7i vitse, sed scholse discimus^. Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre; et s'il ne la change, et meliore son estât imparfait, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçaclie l'usage; ut fuerit meliis non didicisse^....

.... Quel dommage si les sciences ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire? Poxtquam docli prodie- ■ nuit, boni desunt". Toute aultre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté....

.... La science n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy régler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les jambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez

1. « On 110 lions instruit pas pour la vie; on nous instruit pour l'école. i> (Sénèque, Leilrcs, etc., CVI.)

2. « De sort(! qu'il eût mieux valu n'avoir rien appris. » (Cicéron)

3. « De|)uis <|uo les savants ont paru, les gens de bien ont l'ait tlé- ' aut » (Sénèque.)

forte pour se préserver, sans altération et corruption, selon le vice du vase qui l'esluye. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par conséquent veoid le bien, et ne le suyt pas, et veoid la science, et ne s'en sert pas.

VK

IMPORTANCE DES PREMIÈRES INCLINATIONS DE L'ENFANCE

Platon tansa un enfant qui jouoit aux noix. Il luy respoudit : ((Tu me tances de peu de chose ». — « L'accoustumance, répliqua Platon, n'est pas chose de peu. » Je treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nosre plus tendre enfance, et que nosre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux mères de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel père est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer injurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid afliiier son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là, et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une très dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legieretédu subject : première-

ment, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graille et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la dilft'rence des escus aux espiigles; elle despend de soy. ,1e lieiivebicn plus juste de conclure ainsi : « Pourquoi ne tioiii|i('roit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingle.s? »

I.iv. I, cil. XXII, De la Cou si unie

que comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur ; que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

PRÉJUGÉS DE MONTAIGNE A l'ENDROIT DES ENFANTS

*.

J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement, comme, sur ce subject duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nays, n'ayants ny i mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien réglée debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx : et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle; et en juger de mesme,

s'ils sont aultres : nous rendants tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle.

Il en va fort souvent au rebours; et, le plus communément, nous nous sentons plus esmeus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfints, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formées; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes; et tel fournit bien libéralement des jouets à leur enfance, qui se treuve

i. Liv. II, cil VIII, De l'Affectiun des pères aux enfans.

recs<:erré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de le^ veoir paroistre et jouir du monde, quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains* envers eulx; il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir; et, si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie» nous ne debvions pas nous mesler d'estre pères.

RAPPORTS DES EXFAMS AVEC LEURS PARENTS. —
CONVENANCE DU TITOLEJEST ET D'UNE DOUCE FAMILIUNITÉ -.

le veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'avant volonliers pas sufisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appelions Dieu tout puissant. Père; et desdaignons que nos enfans nous en appellent : j'ay reformé cett' erreur en ma famille. C'est aussi folie et injustice de

priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des pores, et vouloir maintenir en leur endroicl une morgue auslere et desdaigneuse. espérant par là les tenir en crainte et obéissance : car c'est une farce 1res inutile, qui rend les pères ennuyeux aux entants, et, qui pis est, ridicules.... Quand je pourr(»is me faire craindre, j'avmerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mépris, que le meilleur acquesi qu'elle puisse

Liv. II, cil. VIII

faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes....

Feu monsieur le mareschal de Montiuç, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Madères, brave gentilhomme, à la vérité, et de grande espérance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoît, de ne s'estre jamais communiqué à luy; et, sur celte humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de goustier et bien cognoistre son fils, et aussi de luy déclarer l'extrême amitié qu'il luy portoit, et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrongnee et pleine de mespris; et a emporté cette créance, que je n'ay sceu ny l'aymer ny l'estimer selon son mérite. A qui gar- dois je à descouvrir caste singulière affection, que je luy portois dans mon ame? estoit ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toule l'obligation? Je me suis contrainct et géhenne pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversa-

tion, et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peult avoir portée aultre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. »

DOUCEUR DANS LA DISCIPLINE

J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contrainte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé: ils disent qu'en tout mon premier aage,

Liv. II, ch VIII

EXTRAITS PÉDAGOGIQUES. I

Je n'ai tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ay deula pareille aux enfants que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans et plus, sans qu'on ait employé à sa conduite, et pour le «hastiement de ses fautes puériles (l'indulgence de sa mère s'y appliquant aysement), aultre chose que paroles, et bien douces : et quand mon désir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans ■entrer en reproche avecques ma discipline, que je sçais estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre :

j'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingénuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les âmes plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

ÉDUCATION PERSONNELLE DE MONTAIGNE; KDUCTION SIMPLE ET POPULAIRE

Le bon père que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que je feus en nourrice, et encores au delà : me dressant à la plus basse et commune façon de vivre.... Ne prenez jamais, et donnez encore moins à vos lemniees la charge de la nourriture des enfimls; laissez les former à la fortune, sous des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les drosser à la frugalité et à l'austorilé : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Soa

iv. m, cil XIII, De l'Expciience

dl2 EXTRAITS PÉDAGOGIQUES.

humeur visoit encores à une aultre fin : de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a hesoing de nostre ayde; et estimoit que je fusse tenu de regarder plustost vers ce-liiy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos : et

feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher. Son desseing n'a pas du tout mal succédé': je m'adonne volontiers aux petits^

BIENFAITS DE LA LECTUP.E

... Le commerce des livres a pour sa part d'avantages la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oysifvÉté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compagnies qui me faschent; il esmousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destour- •lent facilement à eulx, et me la desrobent : et si ne se mutinent point, pour veoir que je ne les recherche qu'au deiault de ces aultres commodifez, plus réelles, vifves et naturelles; ils me receoivent tousjours de mesme vi-

Succédé, « réussi

2. On ne saurait trop louer l'humeur démocratique du père do Montaigne. Quoique gentiliionne, il faisait élever son fils à la paysanne, afin qu'il apprît de bonne lieure à aimer le peuple. Montai^ne se ressentit toute sa vie de cette éducation. I.cs préju-Kùs habituels de la naissance et de la fortune lui furent loujonrs

étrangers, et il parlait sans conitlaisanco de la noblesse française, à laquelle il reprochait son i^inorance et .son oisiveté.

Liv. 111, ch. ni, Des trois Commerces

sage.... Le malade n'est pas à plaindre, qui a la guarison en sa manche. En l'expérience et usage de cette sentence, qui est très véritable, consiste tout le fruiet que je tire des livres : je ne m'en sers en effect, quasi non plus que t;culx qui ne les cognoissent point; j'en jouis, comme les avaricieux des trésors, pour sçavoir que j'en jouïray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Je ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les employé; ce sera tantost, dis je, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant, sans me blecer; car il ne se peult dire combien je me repose et séjourne en cette considération, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'aye trouvée à cet humain voyage; et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. J'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement, pourlegier qu'il soit, d'autant que celuy cy ne me peult faillir.

LA MÉDITATION

Le méditer est un puissant estude et plein, à qui sçait se tasler et employer vigoreiisement ; j'ayme mieulx lor- ^ ger mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensées, selon l'ame que c'est: les plus grandes en font leur vacation, qiiibus vivre est cogitare-: aussi l'a nature favorisée de ce privilège, qu'il n'y a rien que nous puis-

I,iv. IIF, cil. m

2. « l'oïir lesquelles vivre c'est penser. > (Cicéroa, Tusculaucs, V, ÔH.)

sions faire si long temps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux, dict Aristote, de laquelle naist et leur béatitude et la nostre. La lecture me sert spécialement à esveiller par divers objectsmon discours; à embesongner mon jugement, non ma mémoire.

UTILITÉ DES DISCUSSIONS

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conférence^ : j'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune aultre action de nostre vie ; et c'est la raison pourquoy, si j'estois

asture' forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois je, de perdre la vue, que l'ouïr ou le parler. Les Athéniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs académies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparai-son de nos entendaments aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conférence apprend, et exerce, en un coup. Si je confère avecques une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la jalousie, la gloire, la contention, me poulsent et re-haulsenf au-dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conférence. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglez, il ne se peult dire

i. Liv. ch. VIII, De l'Art de conférer. 2. Confrence, c'est-à-dire « discussion, coiti'overse ». 5. Aslure, adverbe signifiant a main-tenant », et dérivé de ï à cette licure »,

combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; je sçais par as-sez d'expérience combien en vault l'aulne. J'ayme à contester et à discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je treuve que c'est un mestier très mes-seant à un homme d'honneur.

l'éducation des femmes. — LES FEMMES SAVANTES *.

... Et nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes. François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en aymoît mieulx; et qu'une iemme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difierence entre la chemise et le pourpoint de son mary^ »....

... Les sçavanis ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu

Liv. I, ch. XXIV ; liv. III, ch. m

2. On reconnaît ici l'origine des vers célèbres de Molière [Femmes savantes, acle II, se. tu} :

Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés, Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez. Quand la capacité de son esprit se hausse A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Montaigne a souvent parle des fenimos, mais il tenait leur esprit en médiocre estime. Il allait jusqu'à croire qu'elles étaient incapables d'amitié : « La perfection de la très saintc amitié, dit-il à propos do Mile de Gournay, sa tille d'adoption, où nous ne li-sons point que son sexe ayt peu monter encorcs »... (Liv. II, ch. xvii.)

la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'écrire, nouvelle et savante; et allèguent Platon et saint Thomas, aux choses auxquelles le premier renfermé serviroit aussi bien de témoignage : la doctrine qui ne leur a peu arriver en lame, leur est demeurée en la langue. Si les bien nées me croient, elle se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères.... Que leur fault il, que vivre aimées et honorées? elles n'ont, et ne savent, que trop pour cela : il ne fault qu'éveiller un peu et reschauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le fassent pour avoir loy de les regarder sous ce titre : car quelle autre excuse leur trouverois je? Outre, qu'elles peuvent, sans nous, remercier la grâce de leurs yeux à la gaieté, à la sévérité et à la douceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doute et de faveur : ... avecques cette science, elles commandent à baguette et reçoivent les régents et l'école. Si toutefois il leur fasche de nous céder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin : c'est un art folâtre et subtil, déguisé, parler, tout en plaisir, tout en montre, comme elles-. Elles tireront

1. Montaigne obéit ici au préjugé trop loiffiteiiips accrédité qui interdisait à la (emniL! le travail et l'étude, sous prétexte que la science nuit à la grâce naturelle de son esprit. 11 a cependant raison de railler la pédanterie, la préciosité, la fausse science, très à la mode au seizième siècle, comme en tout temps.

2. On voit i^ue c'est comme par prj.ce, ci snus forme de conces- "éon, que Montaigne accorde aux Icnnes qu Ique part à l'instruc- .lon. 11 est d'autant plus étonnant de voir Jlonlaiyne ne pas coin-

EXTRAITS PÉDAGOGIQUES. il7

aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voylà, pour le plus, la part que je leur assignerois aux sciences.

prendre la nécessité d'une instruction sérieuse, qu'il reconnaissait lui-même tous les défauts d'une éducation frivole. « Nous dressons nos filles, dit-il, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grâce, leur attifeure, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but. » (III, 5.)

— Ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas : il fault qu'elle nous change en mieulx. (Livre 1, ch. xxv.)

— Les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les fault juger en eulx comme leurs plus sérieuses actions.

(1, xxii.)

— Il n'est point ame si chetive et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particulière : il n'y en a point de si ensevelie, qui ne face une saillie par quelque bout; et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres

choses, se trouve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquéir aux maistres. Mais les belles âmes, ce sont les âmes universelles, ouvertes et prestes à tout : sinon instruites, au moins instruisables. (11, xvii.)

— C'est un utile et merueilleux service que la memoire et sans lequel le jugement faict bien à peine son office. {Ibid.}

— Les inclinaisons naturelles s'aydent et se forlifien par institulion; mais elles ne se changent et surmontent gueres; mille natures, de mon temps, ont eschappe vers la vertu ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire; on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache. (111, ii.)

— Comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi faict l'acôion de l'esprit par trop d'estude et de matière. (1, xxiv.)

— Les livres m'ont servi, non tant d'instruction, que d'exercitation. (lit, m.)

— S'il faut estudier, estudions une estude sortable à nostre conduite. (II, xxix.)

— Les pédants, le plus souvent, ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux. (I, xxiv.)

— Les plus belles anies sont celles qui ont plus de variété et de souplesse. (III, m.)

— La plupart des esprits ont besoin de matière estrangiere pour se desgourdir et exercer. {Ibid.}

— Qui a pris de l'entendement en la logique? Où sont ses belles promesses? Yeoid on plus de barbouillage au cacquet des harangieres qu'aux disputes publiques des hommes de cette prolession? (111, vni.)

— La doctrine, si elle rencontre des âmes mousses', elle les aggrave et suffoque, masse dure et indigeste; si deslices, elle les purifie volontiers, clarifie, et subtilise jusqu'à l'exaiiinalion. {Ibid.)

i. Mousses, « éiïiïoussécs ».

— Noslre institution a eu pour sa fin de nous faire, non bons et sages, mais sçavants, elle y est arrivée : elle ne nous a pas appris de suyvre et embrasser la vertu et la prudence ; mais elle nous en a imprimé la dérivation et l'élymologie : nous sçavons décliner vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons ce que c'est que prudence par effet et par expérience, nous le sçavons par jargon et par cœur. (11, xvii.)

— Une bonne institution, elle change le jugement et les mœurs; comme il adveint à Polémon, ce jeune homme grec desbauché qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrales, ne remarqua pas seulement l'eluquence et la suffisance de l'orateur et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matière, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa première vie. [Ihid.)

III. Analyse de YInstitution des enfants

ESSAIS (Livre I, chap. s\\).

Préambule , . . .	28
Dédicace à Mme de Foix	34
Dif/icultés de l'éducation	55
Du choix d'un précepteur. . ,	37
Critique de l'instrueiion de pure mémoire	39
Culture du jugement	41
L'instruction doit avoir une influence inoralisali'rii'o	43
Utilité des voyages ti de l'étude des langues éiiiiingi ns. . .	45
Éducation physique	45
Comment il faut proliter du commerce des ho'ipines	47
Devoirs entre le prince ei l'État	49
Il faut avoir le courage d'avouer ses erreurs	50
Observation des choses	51
Comment il faut étudier les anciens	52
Fréquiiiiiation du monde et étude des hommes	55
Ktudc de la morale	58
jUilrcs études	61
L'étude de la philosophie est accessible aux cidanls G'2'	
Caractères do la vraie philosophie	05
Il faut aimer la vertu	05

Il faut apprendre la philosophie de bonne heure 08

Il faut éviter l'excès dans l'étude 70

La philosophie se mêle à tout 71

(règles de la discipline des collèges 70

Nécessité d'agencer le corps 7^

TABLE DES MATIÈRES

L'éducation tend à l'action 78

L'éducation doit former des hommes, non des spécialistes. .
80

Insuffisance des règles de la rhétorique 81

De la poésie. 85

Critique des règles de la logique 84

Réflexions sur le style 80

Comment Montaigne apprit le latin 88

Éducation personnelle de Montaigne 91

Premières lectures de Montaigne 94

DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, depositaires du génie des nations, inter- ■prètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Depuis que ces lignes ont été écrites, en avril 1887, la collection a reçu la plus précieuse consécration. L'Académie française a bien voulu lui décerner une médaille d'or sur la fondation Botta. « Parmi les ouvrages présentés à ce concours, a dit M. Camille Doucet dans son rapport, l'Académie avait distingué en première ligne la Collection des Grands Ecrivains i

français Cette importante publication ne rentrait

pas entièrement dans les conditions du programme, mais elle méritait un témoignage particulier d'estime et de sympathie. L'Académie le lui donne. » (Rapport sur le concours de 1894.)

J.-J. JUSSEKANU.

DES 52 VOLUMES PARUS

(Juillet 1907.)

V 1 CTO R COUSIN, par M. Jules Simon, de l'Académie fraa» çaise.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

GEORGE SAND, par M. E. Caro, de l'Académie française.

TURGOT, par M. Léon Say, de l'Académie française.

THIERS, par M. P. de Remusat, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAU VENARGUES, par M. Maurice Paléologue.

MADAME DE STAËL, par M. Albert Sorel, de l'Académie Française.

THEOPHILE GAUTIER, par M. Maxime Du Camp, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. Arède Barine.

MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. Edmond Rousset, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. Clédal, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. Edouard Rod.

ALFRED DE VIGNY, par M. Maurice Paléologue.

BOILEAU, par M. G. Lanson.

CHATEAUBRIAND par M. de Leacure.

FÈNELON, par M. Paul Janet, de l'Institut.

SAINT-SIMON, par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, par M. René Millet.

J.-J. ROUSSEAU, par M. Arthur Chuquet, professeur au Collège de France.

LES AGE, par M. Eugène Lintilhac.

DESCARTES, par M. Alfred Fouillée, de l'Institut.

VICTOR HUGO, par M. Léopold Mabilleau, professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, par M. Arvède Burine.

JOSEPH DE MAISTRE, par M. George Cogordan.

FROISSART, par Mme Mary Darnesleter.

DIDEROT, par M. Joseph Beinack.

GUIZOT, par M. A. Bardoux, de l'Institut.

MONTAIGNE, par M. Paul Stapfer, professeur «le Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, par "il. /. Bourdeau.

LACORDAIRE, par M. le comte d'Uaussonville, de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, par M. E. Spuller.

UA FONTAINE par M. G. Lafeneslre, de l'Institut.

MALHERBE, par M. le duc (fe firoo-//e, de L'Académie française.

BEAUMARCHAIS, par M. André Hallays.

MARIVAUX, par M. Gaston Deschamps.

RACINE, par M. G. Larroumet, de l'institut.

MÉRIMÉE, par M. Augustin Filon.

CORNEILLE, par M. G. Lanson.

FLAUBERT, par M. Emile Faguet, de l'Académie française.

BOSSU ET, par M. Alfred RébeUiau.

PASCAL, par M. É. Boutroux, membre de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, par M. G. Paris, de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE, par M. Uippolxjle Parigot.

ANDRÉ CH EN 1ER, par M. Z,>«(7eFr t^«e<,derAcadémie française.

LA BRUYERE, par M. Morillot, professeur de Faculté.

FONTENELLE, par M. Laborde-Milaâ.

CALVIN, par M. A. Bossert, inspecteur général de l'Instruction publique.

VOLTAIRE, par M. G. Lanson.

LAMARTINE, par M. Bené Doumic.

Chaque volume, format in-16, broché, avec un portrait en héliogravure, 2 fr.

59987. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE 9, Rue de Fleurus,
9

Librairie HACHETTE et C", 79, boulevard Saint-Germain,
Paris

OUVRAGES A L'USAGE DES CANDIDATS AU

CERTIFICAT D'APTITUDE PÉDAGOGIQUE Brouard. ancien inspecteur pénérail de l'instruction pul.lique : Efnai d'histoire critique de l'instruction primaire en France^ de

1789 jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8, bioché 5 »

Ouvrage couronné par l'Académie (les Sciences morales et politiques. Brouard et Defodon:/Hs/jec/ioMrfesécofes/»';wi7»-fs;o' édition complélôeconfonnémontaux programinesdel887. 1 vûl.in-16,br. 3 50

— Qdi/stions de pédagogie traitées au point de vue de la préparation aux examens proressionnels de l'enseignement primaire. 1 vol. in-îG, broclié * "

Cadet (Félix) : L'Education à Port-Royal. Saint-Cyran, Arnauld, Lancelot, Nicole, de Saci. Guyot, Coustel, Fontaine, Jacqueline Pascal, extraits précédés d'une introduction. 1 vol. in-lG, brorlié. . 2 50

Compayré, inspecteur général de l'instniction publique : L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant, i' édition. 1 vol. grand

in-8, broché . . ••, •. •. •, •••• ^ "

Ouvraf;e couromié par 1 Académie française.

— Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis /e XVI*. s/écie; '• édition. 2 vol. in-16, brochés 7 »

Ouvrage couronné par t'Acadéniie française et par rAcadéiiiiie des Sciences morales et politiques.

— Éludes sur l'enseignement et sur l'éducation. S'éditi^{ui}. 1_-
vol. iii-IC), broché " ^ ^ o

Fénelon : De t'éducalio.i des filles. Texte collationné sur l'édi-
tion (Je 1687, avec des notes pédagogiques et explicatives, par JI.
Ch. Defodon. 1 vol. in-16, broché • • 1 "

Gréard (Oct.), de r.\cadéinie française: L'Education des
femmes par les femmes. Etudes et portraits (Fénelon. Mme de
Maintenon, Mme de Lambert, J.-J. Rousseau, Mme d'Epinay,
Mme Necker, Mme lioland), 7* édition. 1 vol. in-16, broché . . . 3
TiO

— Education et instruction. Enseignement primaire. 4* édi-
tion. 1 jol. in-10, itroché . . , 5 50

Kergomard (Mme P.), inspectrice générale dçs écoles
maternelles:

L'Education maternelle dans l'école, "ivol. m-lh, brochés. . 7 »
Lantenois (. \.), Guide de l'Instituteur et de rinstitilrice ail point
de vue administratif, t vol. in-10, broché 5 »

I ocke • Quelques pensées sur l'éducation. Traduction nouvelle
pa>:.

M. Compayré. 1 vol. in-1 fi, broché 2 50

Maintenon (Mme de) : Extraits de .s ^'.s lettres . ^ur l' éduca-
tion, avec

une introduction de M. o. Gréard. de l'.Xcadémio française,
t»' édition.

1 vol. in-l('>, broché " ^

Montaigne : De l'institution des enfants, publiée avec une notice,

une analyse et des notes, par M. Compayré. 1 vol. in-16, br. 1 »
PécAutiF') L'éducation] >nhHqueetlaviennle.lv. iii-lfijbr. 3
<> Pichard • Souvenir Code de l'Instruction primaire, 19^e édition
(1906)

entièrement refondue, par M. Wissemans. 1 vol. in-16, broché.
6 . Rémusat(Mme) : Essai sur l'éducation deK femmes, précédé
d'une

étude, par Ocl. Gréard de l'Académie française. 1 v. in-16, b. 3
» Riant (l)'): // '/'/'/'He.-"v^/a«>e. 8^e édit. 1 vol. in-16, avec li-
gures, br. 3 ;>() Rousseau (J.-J.) : Emile ou de l'éducation, frag-
ment du livre 11

Duhié avec une introduction et des notes, par M. Jules Sleeg.

In-10, br ■'»•'•

3(j(jH7. _ ImpriiiiK""- l.iin.r. rue de Ficurus, <t, à Paris. — 7-
l',K)7.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/delinstitutiondeoomont>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.